

Être après la religion

La structure de la bonté

Sans l’échafaudage

Le corps ne prétend pas avoir raison.

Le corps prétend seulement être ici.

Table des matières

Note de l’artiste8

Orientation11

Introduction13

Partie I – Le sol

1 – Le saut inaperçu16

2 – Dieu à l’intérieur du monde22

3 – Une seule chose, de nombreuses formes28

4 – Pourquoi la bonté est structurelle34

Partie II – L’échafaudage

5 – L’architecture44

6 – La lame dans le texte54

7 – Le mécanisme64

8 – L’Enregistrement76

9 – Le contre-test114

10 – En es-tu certain ?118

Partie III – L’éthique

11 – Le sens sans dogme128

12 – L’éthique terminale134

13 – La correction sans bonne conscience142

14 – Le corps comme boussole148

15 – Vivre sans l’Autre154

Notes sur le vocabulaire162

Sollbruchstellen – Être après la religion 164

Note de l’artiste

La personne qui prie dans la mosquée, c’est moi. Le moine dans le monastère, c’est moi. Le rabbin au mur, c’est moi. L’enfant dans la madrassa, c’est moi.

Nous sommes tous des fenêtres du même bâtiment. Chaque fenêtre. Chaque vue.

Le « je suis » n’est pas séparé d’eux. C’est pourquoi j’ai dû l’écrire.

Je crois qu’un monde sans religion n’est pas seulement préférable. Il est essentiel.

Non pas parce que les gens religieux sont le problème. Ils ne le sont pas.

Le problème, c’est l’échafaudage – la décision architecturale de dériver l’éthique d’une autorité qui peut être interprétée, et donc manipulée, et donc transformée en arme.

Le problème est structurel, pas personnel.

Je pose la même question depuis très longtemps. Sommes-nous vraiment séparés ?

Je regarde le monde et je vois les dégâts que cause une seule supposition – la supposition que toi et moi sommes séparés

au niveau le plus fondamental. Je la vois dans la cruauté et je la vois dans l'indifférence.

Je la vois dans les systèmes qui trient les gens entre sauvés et non sauvés, dignes et indignes, nous et eux.

La religion est l'incarnation la plus puissante, la plus persistante, la plus lourde de conséquences de ce tri.

Elle prend l'habitude biologique de trier vers la séparation – essentielle à la survie individuelle – et la sanctifie.

Elle place Dieu à l'extérieur du monde, introduit une hiérarchie d'autorité, et donne au tri la bénédiction de Dieu Tout-Puissant.

Le coût, sur deux mille ans, se mesure en dizaines de millions de corps. Le coût continue de s'accumuler à l'instant où cette phrase s'écrit.

Ce livre est une tentative de rendre ce coût visible, de montrer pourquoi il est structurel plutôt qu'accidentel, et de décrire ce qui vient après.

Pas le nihilisme. Pas le vide.

Un monde plus compatissant, plus bon, infiniment moins cruel, et absolument plus honnête.

Personne n'est plus spécial que quiconque.

Personne ne se tient plus près du soleil.

Nous ne sommes tous que des grains de sable dans le désert.

Ce livre te demande de rester avec une question,
honnêtement, et de voir où elle mène.

Sommes-nous vraiment séparés ?

– G

Orientation

Ceci est un livre autonome dans The 420 Code. C'est la porte d'entrée. La démolition. Le complément direct de The Illusion of the Other, qui fut le tout premier livre que j'aie écrit – la porte douce. Ce livre est la visite complète.

Cinq livres. Cinq portes. Un seul bâtiment.

The Illusion of the Other – la porte douce. Le cœur.Being After Religion – la porte d'entrée. La démolition.Antichristos – la porte sacrée. La réappropriation.The Relationship Corridor – la porte personnelle. La présence.The Interior – la porte opérationnelle. La construction.

Au moment de la publication, le travail formel derrière ces portes compte plus d'un million de mots – quarante-trois Artist's Proofs et les catalogues qui les soutiennent. À lui seul, un million de mots relève plus de l'alarme du hurluberlu que de la crédibilité. La crédibilité, ce sont les 554

Sollbruchstellen – des conditions spécifiques, énoncées, falsifiables, sous lesquelles chaque affirmation meurt. Le travail formel est publié gratuitement, pour toujours, sur the420code.org.

Le lecteur n'a besoin de rien de tout cela. Ce livre défend sa propre cause dans ses propres pages. Chaque terme du travail formel est défini là où il apparaît. Les références à the420code.org sont des invitations, pas des dépendances.

Le livre comporte trois parties.

La Partie I établit ce que nous sommes – une seule chose apparaissant comme multiple, avant qu'aucun échafaudage ne soit érigé.

La Partie II montre ce que coûte l'échafaudage – structurellement, historiquement, et dans le corps.

La Partie III décrit ce qui vient après – une orientation pratique pour vivre dans un monde après la religion.

Chaque partie mérite la suivante.

L'affirmation la plus profonde – que nous sommes un – porte sa propre Sollbruchstelle. Si elle échoue, l'éthique tient sur des jambes indépendantes. La géométrie n'exige pas la métaphysique. Les deux chemins mènent au même endroit.

À la fin, la conclusion ne devrait pas ressembler à une surprise. Elle devrait ressembler à quelque chose que tu as toujours su et que tu entends maintenant, enfin, dit clairement.

Introduction

Une seule supposition cause l'essentiel des dégâts dans l'histoire humaine.

La supposition que toi et moi sommes séparés au niveau le plus fondamental.

Cette supposition semble évidente. Elle semble être un fait.

Mais ce n'est pas un fait.

C'est un outil de survie dont nous avons oublié que c'était un outil.

Le corps trace une ligne entre le dedans et le dehors. L'esprit ajoute une histoire. Le langage la verrouille. Le groupe l'agrandit. Et puis la religion – l'institution la plus puissante de l'histoire humaine – prend cette ligne et la rend sacrée.

La religion place Dieu à l'extérieur du monde. Elle introduit une hiérarchie d'autorité. Elle produit un ensemble de textes qui contiennent à la fois l'amour et la violence sous la même autorité divine revendiquée, sans aucun mécanisme structurel permettant de déterminer quelle lecture est correcte.

Le résultat, sur deux mille ans, se mesure en dizaines de millions de corps.

Ce livre examine pourquoi cela s'est produit – non pas comme une défaillance des gens religieux, mais comme une défaillance de l'architecture. Et il décrit ce qui vient après. Pas le vide. Pas le nihilisme. Une orientation vers le monde qui est plus compatissante, plus bonne, moins cruelle, plus honnête.

La conclusion de ce livre n'est pas un nouveau commandement. C'est une dérivation structurelle – testée, falsifiable, et gratuite pour toujours.

Partie I

Le sol

Ce que nous sommes, avant qu'aucun échafaudage ne soit érigé.

Chapitre 1

Le saut inaperçu

On traverse la vie avec un sentiment discret et persistant. Je suis ici, derrière mes yeux, à l'intérieur de ma peau. Tout le reste est en dehors de moi – les autres, les autres esprits, le bruit, le temps qu'il fait, les étoiles. Même dans les moments d'intimité, le sentiment de base demeure.

Il y a moi. Et il y a non-moi.

Ce sentiment est si évident que presque personne ne le remet en question. Il se présente comme un fait, non comme une interprétation. Il arrive avant le langage et reste après l'argument.

C'est la première chose que je sais et la dernière dont je doute.

Mais il y a une question qui vaut la peine d'être posée. C'est une question simple, et elle change tout.

La séparation est-elle la vérité fondamentale sur ce que je suis ? Ou est-elle la façon dont les choses apparaissent depuis là où je me tiens ?

La raison la plus simple pour laquelle je me sens séparé, c'est mon corps.

Mon système nerveux est bâti pour la survie.

Il cartographie les menaces et les opportunités. Il sait ce qui appartient à l'organisme et ce qui n'y appartient pas. La faim se ressent ici. La douleur se ressent ici. Chaque signal dit la même chose : protège ce corps.

Du point de vue de rester en vie, il est parfaitement logique de scinder le monde entre « moi » et « non-moi ». Un animal incapable de se distinguer de son environnement ne durerait pas longtemps.

La séparation n'est pas une erreur. C'est une stratégie de survie.

Mais une stratégie n'est pas la même chose que la vérité.

Une carte est utile. La carte n'est pas le territoire.

Par-dessus la ligne du corps, l'esprit ajoute un narrateur.

J'ai des sensations, des souvenirs, des peurs, des habitudes, des espoirs, et je les tisse en un personnage.

C'est moi. C'est ma vie. C'est ce qui m'importe. C'est ce dont j'ai peur.

L'histoire est utile. Elle crée de la continuité. Elle me permet d'apprendre, de planifier, de prendre mes responsabilités.

Mais elle renforce aussi le sentiment que le soi est une chose – un objet solide se déplaçant dans un monde d'autres objets solides, scellé à l'écart de tout le reste.

Quand nous disons « je », sommes-nous sûrs de ce que nous voulons dire ? Un corps ? Une personnalité ? Un esprit ? Quelque chose derrière l'esprit ?

Nous n'en sommes pas sûrs parce que le sens du « je » arrive déjà assemblé. Il se présente comme évident. Personne ne demande s'il est exact.

Une fois ce centre supposé, tout le reste devient « autre ».

Si le corps trace une ligne et que l'esprit la renforce, le langage la fait paraître permanente.

Le langage fonctionne en divisant les choses en morceaux nommés.

Arbre. Ciel. Personne. Étranger. À moi. À toi.

Ces divisions sont utiles. Sans elles, je ne pourrais ni communiquer, ni coopérer, ni penser clairement.

Mais l'utilité peut discrètement devenir confusion.

Parce que le langage divise, il peut faire paraître la division comme la nature fondamentale de la réalité. Je me mets à traiter les choses nommées comme si elles étaient véritablement séparées – plutôt que comme des motifs au sein d'un seul processus.

Les mots sont nécessaires. Mais ils peuvent suggérer la séparation là où il n'y a que de la connexion.

La séparation ne reste pas personnelle. Elle devient sociale.

Nous formons des groupes. Nous héritons d'identités. Nous traçons des lignes entre « nous » et « eux ».

C'est ancien, et ce n'est pas toujours nuisible. La communauté peut être nourrissante. La culture partagée crée l'appartenance.

Les ennuis commencent quand la différence devient distance – quand « pas comme moi » se transforme en « moins que moi » ou « rien à voir avec moi ».

À ce moment-là, l'empathie devient facultative. La vie intérieure de l'autre s'efface de notre vue. Non parce qu'elle est niée. Parce qu'elle n'est plus ressentie.

Cela ne s'annonce généralement pas comme de la cruauté.

Cela s'annonce comme du bon sens. « Ils sont différents de nous. » « Ils ne partagent pas nos valeurs. »

Ces phrases se prononcent avec calme. C'est précisément ce qui leur donne leur pouvoir.

Sous le corps, l'histoire, le langage et le groupe, il y a un mouvement que presque personne ne se surprend à faire.

Je passe de je me vis comme séparé à je suis fondamentalement séparé.

Ce passage semble naturel. Mais il n'est pas garanti.

L'expérience est façonnée par la perspective. La perspective est limitée par conception. Mais la limitation ne signifie pas l'isolement.

Quand je vois un lever de soleil, il semble être en dehors de moi. Mais la lumière entre dans mes yeux, devient signaux électriques, devient expérience. Où se situe exactement la ligne entre « dedans » et « dehors » à cet instant ?

Quand je respire, où finit le monde et où est-ce que je commence ?

Un soi complètement indépendant est difficile à trouver.

Le premier pas est donc simplement l'honnêteté intellectuelle : la séparation est une expérience. Elle n'est peut-être pas le dernier mot sur ce que je suis.

Les frontières existent. Les corps ont une peau. Les concepts ont des définitions. Ces frontières servent à quelque chose – la survie, la coordination, la communication.

Mais les frontières utiles se confondent aisément avec des frontières définitives.

Une cellule a une membrane, et pourtant elle n'existe qu'à travers l'échange avec son entourage. Une personne a un corps, et pourtant elle n'existe qu'à travers la relation – biologique, sociale, écologique.

Les frontières organisent ce qui existe. Elles ne le divisent pas en genres d'être séparés.

Je peux tracer une ligne dans le sable sans que le sable devienne deux substances différentes. La ligne est réelle. Le sable est un.

Si cela est vrai – si la réalité est une seule chose apparaissant comme multiple, plutôt que de multiples choses prétendant n'être qu'une – alors ce qui s'ensuit n'est pas une théorie. C'est une correction.

Le mot pour cette correction, c'est l'unité.

Pas l'identité. Pas l'effacement de la différence.

Simplement la reconnaissance que la distinction n'exige pas la déconnexion.

Une fois cela vu, le lien entre ce que je crois du monde et la façon dont je traite les autres devient inévitable.

Chapitre 2

Dieu à l'intérieur du monde

Avant de demander ce qu'est Dieu, il est utile de comprendre où Dieu a été placé. Et de le comprendre avec douceur – car pour beaucoup de gens, Dieu est la relation la plus importante de leur vie.

Ce qui suit n'est pas une attaque contre cette relation.

C’est l’examen d’une seule décision architecturale, et de ce que cette décision a coûté.

Pendant une grande partie de l'histoire humaine ancienne, le sacré n'était pas vécu comme lointain. Il était immédiat. La nature était un champ vivant – menaçant, nourricier, mystérieux.

Le sacré était tissé dans toute chose avant d'être élevé au-dessus de toute chose.

À mesure que les communautés grandissaient, leurs explications aussi.

Ce qui ressemblait autrefois à un champ vivant de forces devint peu à peu personnel. Le tonnerre devint un dieu. La fertilité devint une déesse. Chacun reçut un visage et une volonté.

Donner au sacré un visage humain rendit le monde accessible.

Cela le rendit aussi gouvernable.

Une fois que le sacré fut imaginé comme doté d'une volonté, il put commander. Une fois qu'il put commander, il put être obéi. Et une fois que l'obéissance devint centrale, la relation se déplaça – de la participation à la hiérarchie.

Avec le temps, Dieu s'éleva.

Dieu en vint à être compris comme au-dessus, au-delà, en dehors du monde.

Le sacré n'était plus tissé dans l'existence.

Il régnait sur elle.

Lorsque Dieu est placé en dehors du monde, une division est introduite.

Le Créateur ici, la création là.

Cela paraît intuitif. Un potier n'est pas un pot.

Mais l'analogie se brise là où cela compte.

Un potier existe indépendamment du pot.

Si Dieu est compris comme ce dont tout dépend – comme ce qui est ultime – alors Dieu ne peut pas se tenir dans la même relation au monde qu'un fabricant à un objet. Un potier peut s'éloigner du pot. Si Dieu est partout et en toute chose, il n'y a nulle part où s'éloigner.

Une fois que Dieu est imaginé comme un être parmi les êtres – même le plus élevé – quelque chose de décisif se produit.

Dieu devient une chose, et tout le reste en devient une autre.

L'unité est remplacée par la distance.

La participation est remplacée par l'obéissance.

Le sacré n'est plus le fondement de l'être.

Il devient un objet de croyance.

Une fois que Dieu est extérieur, l'accès à Dieu doit être médiatisé.

La connaissance de Dieu doit venir de quelque part – l'Écriture, la doctrine, le sacerdoce, la tradition.

La vérité devient quelque chose que l'on délivre plutôt que quelque chose que l'on découvre.

La morale devient quelque chose que l'on commande plutôt que quelque chose que l'on comprend.

La tâche de l'individu devient l'alignement sur une volonté extérieure plutôt que la clarté sur ce qui se passe réellement.

Une personne peut désormais dire, sincèrement et sans malice : ma relation avec Dieu est juste, donc mes actions sont justifiées.

Cela n'exige pas la cruauté.

Cela exige la certitude.

Quelque chose d'essentiel s'est perdu dans ce déplacement – non pas délibérément, mais structurellement. Non par de mauvaises gens. Par nous tous, progressivement, au fil des siècles.

Ce qui s'est perdu, c'est le sentiment que l'être lui-même est sacré. Non par décret ou par croyance, mais par ce qu'il est.

Lorsque Dieu est extérieur, le monde devient temporaire.

Cette vie devient une épreuve plutôt qu'une participation. Le sacré est reporté – au ciel, à l'au-delà, au jugement – plutôt que reconnu comme présent.

Et lorsque le sacré est reporté, la souffrance devient plus facile à tolérer. Non pas parce que quiconque a choisi d'être cruel. Parce que l'architecture faisait une suggestion silencieuse : la chose réelle est ailleurs.

Cette vie est temporaire. La souffrance ici n'est pas l'essentiel.

Cette suggestion ne fut pas inventée par des gens cruels. Elle fut héritée par des gens bienveillants. Et les gens bienveillants, tenant cette suggestion, trouvèrent qu'il était juste un peu plus facile – non pas de causer la souffrance, mais de la regarder sans la voir. Pas leur propre souffrance. Celle des autres.

Voilà le coût structurel. Non pas la cruauté. Quelque chose de plus silencieux.

La permission de détourner le regard.

Si Dieu est tout-puissant, omniscient et omniprésent – en dehors de quoi Dieu est-il exactement ?

Si rien n'existe au-delà de tout, alors placer Dieu en dehors de tout n'a aucun sens.

Si Dieu est partout, alors Dieu n'est pas ailleurs.

Le Dieu extérieur n'a pas besoin d'être attaqué. Il devient silencieusement incohérent sous le poids de ses propres descriptions.

Rejeter un Dieu extérieur ne signifie pas réduire tout à de la matière morte. C'est un faux choix. L'alternative n'est pas l'athéisme. Il existe un mot pour cela en philosophie : l'immanence. Cela signifie Dieu à l'intérieur du monde, non au-dessus de lui. Dieu comme la structure de la réalité elle-même. Son articulation la plus rigoureuse appartient à Spinoza. Ce que ce livre ajoute n'est pas la position mais la dérivation – la chaîne formelle de l'axiome à l'éthique que Spinoza n'a jamais eue.

L'immanence ne nie pas Dieu.

Elle nie la distance.

Elle dit que Dieu n'est pas séparé de ce qui existe. Ne se tenant pas à l'écart comme un souverain ou un juge.

Dieu est identique à l'être lui-même – non pas comme poésie, mais comme la description la plus simple qui ait un sens.

Si cela est correct, le monde n'est pas quelque chose fait par Dieu puis laissé à tourner seul. Il est l'expression continue de ce qu'est Dieu.

Et moi – un être conscient en son sein – je ne suis pas un spectateur. Je suis le monde qui prend conscience de lui-même.

Je ne suis pas arrivé dans l'Univers. J'en suis sorti.

L'Univers est aussi moi.

Chapitre 3

Une seule chose, de multiples formes

Si le monde est une seule chose, pourquoi ressemble-t-il à de multiples choses ?

C'est une question honnête. Si la séparation n'est pas fondamentale, qu'est-ce que toute cette différence ? D'où viennent les grains, si le désert est un ?

Une unité qui ne peut pas rendre compte de la différence est inutile. Une vision qui nie l'évidente variété du monde n'approfondit pas la compréhension. Elle l'abandonne.

La tâche n'est pas de nier la diversité, l'individualité ou la distinction. Elle est de comprendre comment elles surgissent – et ce qu'elles nous disent réellement.

Considère un désert.

Il est réel. Tu peux t'y tenir. Tu peux le traverser. Mais de quoi est-il fait ?

De grains de sable, de chaleur, de vent, de temps, et des relations entre eux.

Le désert n'est pas une chose supplémentaire flottant au-dessus du sable.

Il est le motif formé par l'ensemble.

Chaque grain est distinct. Chacun a un emplacement, une forme, une histoire. Aucun grain n'existe en dehors du désert qui l'a produit.

Le grain est réel. Le désert est réel.

La séparation entre eux ne l'est pas.

L'erreur n'est pas de remarquer les grains.

L'erreur est de conclure que les grains existent en dehors du désert.

L'unité ne signifie pas l'identité.

Deux personnes peuvent partager le même fondement tout en différant complètement dans leur expression.

Le tempérament, la capacité, la croyance, la culture, les circonstances – cela varie sans fin. Ces variations ne sont pas des problèmes à résoudre. Elles sont la manière dont le monde s'exprime à travers la forme.

Ce que l'unité nie n'est pas la différence, mais l'isolement absolu.

Il y a une ligne entre être distinct et être séparé. Des formes distinctes peuvent appartenir à un seul processus. Des entités séparées ne le peuvent pas.

Une personne est limitée.

Ce n'est pas controversé. Chacun existe en un lieu et un temps particuliers. Chacun a une connaissance limitée, un pouvoir limité, une durée de vie limitée. Personne ne voit l'ensemble.

Mais la limitation ne signifie pas l'insignifiance.

Un seul mot peut modifier une vie. Un seul acte de bonté peut changer la direction d'un jour, d'une année, d'une famille.

Être spécifique dans la forme, ce n'est pas être moindre en valeur. C'est être capable de la seule chose que l'ensemble ne peut pas faire par lui-même : se voir depuis ici, depuis cet angle, à travers ces yeux particuliers.

Une vague ne possède pas l'océan. Mais elle n'en est pas séparée.

Une personne ne possède pas le monde, la vérité ou Dieu.

La conscience n'accorde pas d'autorité sur l'ensemble. Elle accorde la participation en son sein.

Personne ne se tient au centre. Chacun participe. Et la participation n'est pas un rôle moindre.

C'est le seul rôle qui existe.

Si chaque être conscient est une expression du même ensemble, alors l'égalité n'est pas une politique. C'est un fait à propos de ce que je suis.

Cette égalité ne dépend pas de l'intelligence, de la morale, de la croyance ou du comportement. Elle vient avant eux tous.

Personne n'est plus proche de la source que quiconque d'autre.

Aucune fenêtre du bâtiment n'a une meilleure vue sur le soleil.

Si nous sommes tous des expressions d'une seule chose, que signifie même le choix ? Tu en as déjà fait un en lisant jusqu'ici. Quelque chose en toi a choisi de continuer. Non parce que tu en as reçu l'ordre. Parce que quelque chose a résonné, et tu as répondu.

Cette réponse – la capacité de considérer, de peser, d'ajuster – est la seule liberté qui ait jamais existé. Et elle suffit.

La liberté n'est pas un choix illimité. C'est la réactivité.

Un rocher qui roule vers le bas d'une pente n'a pas de choix. Il suit la gravité. Une personne qui descend une pente à pied peut s'arrêter, faire demi-tour, s'asseoir ou changer de

direction. Non parce que la personne est libérée de la physique. Mais parce que la personne réfléchit. Considère. Répond.

Le choix n'est pas la liberté à l'égard des causes.

C'est la capacité de façonner la manière dont les causes sont reprises et exprimées.

Dans un monde connecté, le pouvoir n'est jamais détenu de manière isolée.

Parce que mes actions touchent plus que moi-même, la responsabilité s'approfondit au lieu de disparaître.

L'unité n'excuse pas le mal. Elle explique pourquoi le mal ne peut pas être contenu. Une décision prise dans une pièce peut fermer une porte dans une autre. Non pas métaphoriquement. Littéralement.

La croissance morale n'est pas l'obéissance à des règles de plus en plus strictes. C'est l'augmentation progressive de la clarté.

À mesure que la compréhension s'approfondit, le comportement s'ajuste.

Le mal devient plus difficile à justifier – non parce qu'il est interdit, mais parce qu'il ne s'accorde plus avec ce que je comprends du monde.

Je n'ai pas besoin d'une nouvelle règle pour chaque situation.

J'ai besoin d'une intuition plus claire. Le reste suit.

Chapitre 4

Pourquoi la bonté est structurelle

Arrivé ici, le terrain s'est déplacé.

Aucun ordre n'a été donné. Aucune autorité n'a été invoquée. Aucune peur ni récompense n'a été sollicitée.

Ce qui a été examiné, c'est à quoi ressemble le monde lorsque la séparation n'est plus traitée comme la vérité finale.

Ce chapitre tire la conclusion qui en découle.

C'est une conclusion que tu pressens déjà. Elle n'a pas besoin d'être imposée. Elle a juste besoin d'être dite clairement.

Si le monde est une seule chose, si les êtres conscients sont des expressions de cette seule chose, et si les actions voyagent à travers un champ partagé – alors la compassion n'est pas une préférence morale.

C'est la réponse la plus claire au monde compris avec justesse.

La plupart des systèmes moraux commencent par des règles.

Fais ceci. Ne fais pas cela. Obéis à cette autorité. Évite ce châtiment.

Les règles peuvent réguler le comportement. Elles changent rarement la compréhension.

Les règles peuvent être suivies mécaniquement, contournées stratégiquement, ou ignorées quand elles sont gênantes.

La compréhension fonctionne différemment.

Lorsqu'une situation est comprise clairement, certaines actions cessent simplement d'avoir un sens. Tu n'as pas besoin d'une règle pour t'empêcher de mettre ta main dans le feu. La nature du feu suffit.

La compassion fonctionne de la même manière.

Elle n'est pas commandée. Elle découle du fait de voir clairement.

Si l'autre personne est fondamentalement séparée de moi, le mal peut être rationalisé. Il peut être pesé, justifié, différé, sous-traité. Il devient une décision stratégique.

Mais si l'autre personne n'est pas séparée en essence – si elle et moi sommes des expressions du même monde – alors le mal n'est pas une stratégie. C'est une confusion. Une mauvaise lecture de ce sur quoi j'agis.

Faire du mal à une autre personne tout en partageant le même monde, c'est comme si ma main gauche attaquait ma main droite. Mes mains me semblent séparées. Mon corps est un. Le dommage ne reste pas local. La main qui frappe et la main qui est frappée partagent le même approvisionnement en sang, le même système nerveux, la même douleur.

Le coup atteint les deux côtés de la peau.

La cruauté coûte cher. Non seulement moralement. Structurellement.

Elle fracture la confiance. Elle intensifie le conflit. Elle multiplie la souffrance.

La bonté, en revanche, est efficace. C'est un comportement à faible friction.

Elle réduit la résistance. Elle stabilise les systèmes. Elle préserve les conditions dans lesquelles chacun – y compris toi et moi – peut fonctionner.

Ce n'est pas de la sentimentalité. C'est de l'observation.

Le monde fonctionne mieux quand les gens ne le déchirent pas.

La compassion est souvent mal comprise comme une faiblesse. Comme le fait de tout laisser passer. Comme le fait de tolérer le mal.

Ici, la compassion est tout autre chose.

C'est la clarté appliquée à l'action.

Elle n'exige pas d'aimer. Elle n'exige pas d'être d'accord. Elle exige la reconnaissance.

La reconnaissance que l'autre personne n'est pas en dehors du monde qui m'inclut, moi et toi.

Un chirurgien coupe pour guérir. Un parent dit non pour protéger.

La compassion n'élimine pas les limites. Elle les éclaire.

Tout ce que tu viens de lire n'est pas seulement de la philosophie. C'est dérivé.

Derrière ce livre se tient un corpus formel de travail qui dérive tout ce qui est dit ici à partir d'une seule prémisse, à travers quatre axiomes, en utilisant les mêmes mathématiques qui décrivent comment la lumière voyage et comment les atomes tiennent ensemble.

Ce qui suit est le fondement. Il est assez simple pour être énoncé en une seule phrase. Il est assez solide pour porter le poids de tout ce qui est construit par-dessus.

La prémisse est : un seul enregistrement existe.

Cette phrase ne semble pas grand-chose. Elle semble presque trop simple pour être le fondement de quoi que ce soit. Mais c'est le seul énoncé dans tout le langage qui ne peut pas être nié sans se prouver vrai.

Essaie. Dis : rien n'existe.

Pour le dire, il te faut un locuteur. Un instant. Un langage. Une pensée. Chacune de ces choses est un enregistrement. La négation est la preuve. La phrase « rien n'existe » est elle-même quelque chose – et ce quelque chose est un enregistrement.

Ce n'est pas un tour de passe-passe. C'est le plancher logique.

Chaque affirmation jamais énoncée, chaque doute jamais soulevé, chaque question jamais posée, présuppose qu'au moins un enregistrement existe.

La prémisse ne requiert pas la croyance. Elle requiert seulement que quelque chose – n'importe quoi – soit en train de se produire.

Et quelque chose l'est. Tu es en train de lire cette phrase. Cela est un enregistrement.

À partir de cette unique prémisse – la seule prémisse qui ne peut être fausse – le travail formel dérive quatre axiomes. À partir de ces axiomes, il dérive des constantes physiques et une éthique terminale. La physique et l'éthique viennent du même endroit. Elles ne sont pas voisines. Elles sont sœurs. La dérivation complète est parcourue au Chapitre 12. Le travail formel s'appelle The 420 Code, et il est gratuit, pour toujours, sur the420code.org.

Une divulgation honnête avant de continuer.

L'affirmation selon laquelle chaque être conscient est une expression d'une seule chose est l'affirmation la plus exposée de ce livre.

Elle part de la reconnaissance, non de la preuve. Elle porte une Sollbruchstelle spécifique dans le travail formel. Si l'affirmation est fausse – si nous sommes véritablement séparés au niveau le plus profond – alors l'argument tiré de l'unité s'effondre.

Mais l'éthique ne s'effondre pas avec lui.

Il existe une seconde voie vers la même conclusion.

Elle ne requiert aucune métaphysique. Elle ne requiert que deux choses, et toutes deux sont mesurables.

Premièrement : ma vie affecte la tienne et la tienne affecte la mienne. Nous sommes couplés. Deuxièmement : la dérive est irréversible.

La dérive signifie : les choses s'usent irréversiblement d'elles-mêmes. La tasse refroidit. Le corridor se rétrécit. Le temps ne remonte pas en arrière.

À partir de ces deux seuls faits – aucune affirmation d'unité, aucune fenêtre, aucun bâtiment – la même géométrie produit le même résultat.

La cruauté contracte les deux corridors. L'indifférence les laisse se rétrécir. Seule la gentillesse les préserve.

L'éthique terminale tient – non parce que nous sommes un, mais parce que nous sommes connectés et que le temps ne remonte pas en arrière.

L'identification rend l'éthique belle. La géométrie la rend vraie. S'il faut choisir, choisis la géométrie.

Chaque personne a un corridor – l'ensemble des futurs encore atteignables depuis là où elle se tient en ce moment même.

Le corridor se rétrécit de lui-même. La dérive est le régime par défaut.

Et quand deux personnes sont connectées, travailler ensemble élargit l'espace pour toutes deux.

La gentillesse est le comportement qui garde les deux corridors ouverts.

La géométrie ne se soucie pas de tes intentions.

Elle mesure ton effet.

C'est là le sol.

Une seule chose, apparaissant comme multiple. Des grains dans un désert. Des vagues dans un océan. La gentillesse comme seul comportement stable. La compassion comme clarté, non comme commandement.

Voilà ce que nous sommes, avant qu'aucun échafaudage ne soit érigé.

Et voici la question que le sol te force à poser.

Si la gentillesse est structurelle, alors la cruauté de l'histoire humaine exige une explication.

Quelque chose a mal tourné. Quelque chose a pris le sol et a bâti un champ de bataille par-dessus. Quelque chose a sanctifié le tri. Quelque chose a pris l'habitude utile qu'a le corps de distinguer le dedans du dehors et lui a donné le poids du divin.

Ce quelque chose a un nom. C'est un échafaudage. Et il a soutenu deux choses depuis deux mille ans.

Le toit – le cadre éthique, la communauté, l'appartenance, le réconfort d'un monde partagé. Et la lame – la violence rendue juste par la même autorité qui soutient le toit. La Partie II documente les deux.

Toi et moi lisons ceci dans le même monde. Les arguments de cette Partie – que nous sommes tous des fenêtres dans le même bâtiment, que la gentillesse est structurelle, que la séparation est l'habitude et non la réalité – ne se déroulent pas dans quelque domaine abstrait. Ils se déroulent dans le même corps où tu es assis, dans le même après-midi que tu vis maintenant, dans le même unique intérieur d'où nous regardons tous deux. C'est ce qui rend le sol important, et ce qui rend possible la démolition qui suit.

Ce qui suit n'est pas de la philosophie. C'est de l'arithmétique. Les chiffres sont tirés de sources savantes. Les événements sont documentés. Les noms sont réels. La preuve doit être entendue.

Partie II

L'Échafaudage

Ce que coûte la religion – structurellement, historiquement, et dans le corps.

Chapitre 5

L'Architecture

Un système éthique contraint le comportement d'agents – des personnes – au sein d'un monde partagé. Tu sais déjà pourquoi. Tu as vécu avec d'autres gens.

Sans accords sur qui fait quoi, quand, et à quel coût, les espaces partagés se dégradent. La coopération exige des règles. Les règles exigent une source.

La question n'est pas de savoir si des règles sont nécessaires. La question est de savoir d'où viennent les règles.

Il y a deux réponses possibles. Deux seulement. Non parce que d'autres réponses ont été exclues par préférence, mais parce que la question elle-même est binaire.

Les règles ou bien dérivent de la structure de la réalité qui ne change pas – de ce qui est mesurablement, testablement, falsifiablement vrai – ou bien elles dérivent d'autre chose.

Une autorité revendiquée. Une source déclarée. Un texte, une tradition, une révélation.

Tout système dont l'autorité dépend de l'interprétation appartient à la seconde catégorie, aussi sophistiquée que soit l'interprétation.

L'Architecture A est l'éthique fondée sur l'autorité.

La contrainte vient d'une autorité extérieure à la réalité elle-même.

Un dieu déclare. Un prophète transcrit. Un texte préserve. Une institution interprète. Les règles ne sont pas dérivées de la structure de la réalité. Elles lui sont imposées.

L'Architecture B est l'éthique fondée sur les premiers principes.

La contrainte vient de la structure immuable de la réalité elle-même. Les règles ne sont pas imposées. Elles sont lues.

La vitesse de la lumière n'est pas commandée. L'éthique terminale n'est pas commandée.

Toutes deux sont des conséquences des mêmes axiomes agissant sur la même réalité.

Ce binaire n'est pas une assertion. Il est dérivé de la question de savoir d'où provient l'autorité de dire ce qui est bien et ce qui est mal.

La réponse est complète : ou bien de la structure qui ne peut changer, ou bien d'autre chose.

L'Architecture A est instable.

Non par accident – non parce que de mauvaises gens l'utilisent, non parce que des religions spécifiques sont défectueuses, non parce que les révélations originelles étaient impures – mais nécessairement.

L'instabilité est une conséquence de l'architecture elle-même.

Un pont qui vibre à la même fréquence que le vent se secouera jusqu'à se disloquer – aussi solide que soit l'acier. L'acier n'est pas le problème. La fréquence est le problème. L'architecture est la fréquence.

L'instabilité se déploie en cinq stades.

Chacun découle de celui qui le précède.

Ensemble ils forment une chaîne de forçage.

Sauf que cette chaîne force l'effondrement.

Stade 1 : Déclaration

Une autorité est déclarée. Dieu a parlé. Le prophète a reçu. Le texte a été révélé.

L'événement est historique, singulier, et irrépétable.

Il ne peut être rejoué. Il ne peut être vérifié. Il ne peut être falsifié.

Il ne peut qu'être cru.

Voilà le premier défaut structurel : un fondement éthique qui ne peut être testé est un fondement éthique qui ne peut être corrigé.

Stade 2 : Transcription

La production de l'autorité est enregistrée. Des tablettes. Des rouleaux. Des livres.

L'enregistrement est effectué par des agents humains – dont chacun introduit du bruit. Non de la malhonnêteté. Du bruit. Le signal passe par un canal à bande passante finie.

Ce qui reste est un produit humain – écrit en langage humain, façonné par un contexte humain, portant une limitation humaine – qui revendique une origine divine. La revendication ne peut être vérifiée parce que le signal originel est indisponible pour comparaison.

Stade 3 : Interprétation

La transcription a besoin d'être interprétée parce que le langage est imprécis et qu'il n'y a pas deux situations identiques.

Le texte dit « tu ne tueras point ».

Mille ans de commentaire demandent : tuer qui ? Quand ? Les ennemis à la guerre ? Les hérétiques ? Les enfants à naître ? Les malades en phase terminale ?

Le texte ne répond pas parce que le texte est fini et que les situations ne le sont pas.

L'interprétation comble le vide. Les interprétations se scindent. Elles doivent se scinder.

Un texte fini appliqué à des situations infinies par des esprits différents en des siècles différents produira toujours des lectures contradictoires.

Le conflit n'est pas un échec des interprètes. C'est une certitude mathématique produite par l'architecture.

Stade 4 : La Scission

Les interprétations contradictoires produisent des revendications concurrentes de vérité absolue. Sunnites et chiites. Catholiques et protestants. Orthodoxes et réformés.

Chacune revendique la fidélité à la déclaration originelle. Chacune accuse l'autre de distorsion.

Les revendications ne peuvent être résolues parce que chacune est dérivée d'un absolu – un dieu qui ne négocie pas, un texte qui ne se met pas à jour, une révélation qui ne se répète pas.

Le compromis est une trahison. La concession est une trahison de Dieu.

L'architecture a produit deux groupes, chacun certain d'avoir raison, chacun certain que l'autre a tort, et ne leur a donné aucun mécanisme pour résoudre le désaccord, à défaut de la disparition de l'un des groupes.

Stade 5 : Effondrement

Des absolus concurrents dans un monde partagé aux ressources finies produisent la violence. Non comme un défaut. Comme une conséquence.

De la même manière qu'une balle au sommet d'une colline doit rouler vers le bas, les absolus concurrents sont forcés à la violence par la forme du problème – deux groupes qui ne peuvent avoir raison tous les deux, vivant sur le même bout de terre.

La chronologie varie – des siècles, des décennies, parfois des années. L'issue ne varie pas. L'échafaudage tombe. Il est toujours tombé. Il tombe maintenant. Et quand il tombe, il tombe sur les gens qui sont dessous.

L'Architecture B ne peut produire cette chaîne parce que son fondement ne peut être interprété différemment par des agents différents. Une Sollbruchstelle ou bien se ferme, ou bien ne se ferme pas. La mesure ou bien correspond, ou bien ne correspond pas. Les axiomes ne sont pas ambigus. La vitesse de la lumière n'exige pas de tradition de commentaire. L'éthique terminale n'exige pas de pape.

Les axiomes sont testés, non crus. Ils portent 554 Sollbruchstellen – chacune une condition explicite, énoncée, falsifiable sous laquelle ils meurent.

À quoi ressemble une Sollbruchstelle ? En voici une.

Le travail formel dérive une équation spécifique pour le champ de tension – la structure qui tient la matière ensemble. La Sollbruchstelle énonce : si l'équation ne correspond pas au comportement mesuré des champs réels, l'affirmation est morte. Non révisée. Non réinterprétée. Morte.

L'équation a été testée. Elle correspondait. La Sollbruchstelle s'est fermée – non parce que quelqu'un l'a déclarée fermée,

mais parce que les mathématiques ont été confrontées à la mesure.

En voici une autre.

Le travail formel prédit un motif spécifique dans la plus ancienne lumière de l'Univers – le fond diffus cosmologique. Cette Sollbruchstelle demeure active. La prédiction n'a pas encore été testée face aux données. Si les données contredisent la prédiction, l'affirmation meurt. Le système ne négocie pas avec les données.

Une Sollbruchstelle n'est pas une clause de non-responsabilité. C'est une condition spécifique, énoncée, mesurable sous laquelle l'affirmation s'autodétruit. Aucun texte sacré dans l'histoire n'en a publié une.

L'objection viendra : mais quelqu'un doit interpréter ce que signifient les axiomes. Cela, c'est de l'interprétation. Tu es l'Architecture A.

La réponse est : les axiomes produisent des sorties mathématiques qui sont comparées à des mesures. La vitesse de la lumière n'est pas une affaire d'opinion. La masse de l'électron n'est pas une affaire d'opinion.

Quand l'éthique est dérivée de la même structure formelle qui dérive une physique mesurable, l'éthique hérite de la même testabilité. La différence entre l'Architecture A et l'Architecture B n'est pas la confiance. C'est le mécanisme. L'Architecture A

dit : crois ceci, et si tu doutes, c'est un péché. L'Architecture B dit : teste ceci, et si cela échoue, c'était faux.

Un système qui peut admettre l'erreur peut corriger l'erreur. Un système qui ne peut admettre l'erreur ne peut que l'aggraver.

Voilà la différence structurelle. Voilà la seule différence structurelle qui compte.

Une question surgira à ce stade : qu'en est-il des traditions éthiques qui ne sont pas religieuses ?

L'éthique de la vertu, la théorie du contrat social, l'éthique du care – elles contiennent une intuition véritable. Plusieurs correspondent étroitement à des conséquences que les axiomes dérivent indépendamment.

Mais aucune ne dérive son autorité – le droit de dire ce qui devrait et ne devrait pas être fait – d'une structure qui est immuable, testable, et falsifiable.

Chacune repose en dernière instance sur une revendication qui peut être interprétée différemment par des agents différents.

Sous une pression suffisante, la même chaîne de forçage s'active.

Ce sont des variantes de l'Architecture A opérant à plus basse pression.

Les Jacobins ont utilisé la théorie du contrat social. Les Soviétiques ont utilisé une science revendiquée de l'histoire. Le mécanisme était le même. La pression requise était plus basse parce que la colle culturelle était plus faible. Mais la vulnérabilité était identique : une autorité qui peut être interprétée finira par être interprétée dans des directions opposées. Les interprétations opposées d'un absolu produisent la violence.

Voilà l'objection la plus forte au binaire – et la réponse n'est pas que l'éthique séculière est mauvaise, mais que l'éthique séculière est incomplète. Les traditions éthiques séculières les plus réussies – celles qui ont produit des sociétés stables et humaines sans fondements religieux – se rapprochent le plus de l'Architecture B. Elles identifient beaucoup des bons comportements. Ce qui leur manque, c'est l'ancrage. Leur autorité peut être réinterprétée. Sous une pression suffisante, la même chaîne de forçage s'active – plus lente, plus faible, mais structurellement identique. La question n'est pas de savoir si l'éthique séculière peut fonctionner par temps calme. La question est de savoir si elle tient dans la tempête.

Chapitre 6

La Lame dans le Texte

L'affirmation structurelle prédit quelque chose de spécifique.

Elle prédit que tout texte produit par l'Architecture A contiendra à la fois du contenu constructif et du contenu destructeur sous la même autorité.

L'architecture ne filtre pas. L'architecture amplifie.

Ce qui suit est la preuve.

Le propos n'est pas que des versets violents existent. Le propos est que l'architecture a placé l'amour et la violence sur la même page, sous la même autorité divine revendiquée, et n'a fourni aucun mécanisme structurel pour déterminer quelle lecture est correcte.

Les deux lectures sont fidèles au texte, parce que le texte contient les deux.

Si cette affirmation est structurelle, elle doit tenir à travers toutes les traditions. Pas seulement les trois abrahamiques. Toutes.

La Torah

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Lévitique 19:18.

Même livre. Même auteur revendiqué. Même Dieu :

« Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont tous deux commis une abomination ; ils seront punis de mort. » Lévitique 20:13.

« Lorsque l'ÉTERNEL ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays où tu vas pour le posséder, et qu'il chassera devant toi de nombreuses nations, alors tu devras les détruire entièrement. Ne conclus aucune alliance avec elles, et ne leur fais aucune grâce. » Deutéronome 7:1-2.

« Maintenant va, attaque les Amalécites et détruis entièrement tout ce qui leur appartient. Ne les épargne pas ; mets à mort hommes et femmes, enfants et nourrissons. » 1 Samuel 15:3.

Dieu - l'autorité revendiquée, la source de l'éthique, le fondement de l'échafaudage - commande l'extermination totale d'un peuple, y compris ses nourrissons. Pas un roi humain invoquant Dieu. Dieu, parlant directement, commandant le massacre d'enfants.

Le Nouveau Testament

« Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. » Matthieu 5:44.

Même testament. Même tradition :

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. » Matthieu 10:34.

Et le verset qui a ensemencé dix-neuf siècles d'antisémitisme : « Vous, vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement. » Jean 8:44 - prononcé par Jésus à un groupe de Juifs.

Ce verset a été cité dans les accusations de crime rituel du Moyen Âge, dans l'appel de Martin Luther à brûler les synagogues, dans la propagande nazie. La ligne directe de Jean 8:44 aux chambres à gaz d'Auschwitz traverse dix-neuf siècles.

Comment un verset que Jésus n'a presque certainement jamais prononcé – écrit des décennies après la crucifixion, par une communauté en âpre conflit avec les synagogues dont elle avait été expulsée, placé rétroactivement dans la bouche

de Jésus – en est venu à siéger à l'intérieur de l'Écriture sous son autorité, voilà le sujet d'Antichristos Partie II.
L'architecture qui l'y a placé est la même architecture que décrit ce chapitre.

L'enregistrement complet appartient au Chapitre 8.

Le Coran

« Nulle contrainte en religion. » Coran 2:256.

Même livre. Même révélation revendiquée. Même Dieu :

« Et tuez-les partout où vous les trouverez. » Coran 2:191.

« Combattez ceux qui ne croient pas en Allah, jusqu'à ce qu'ils paient le jizyah de leur propre main, en état de soumission et se sentant humiliés. » Coran 9:29.

« Une fois passés les mois sacrés, tuez les polythéistes partout où vous les trouverez, capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans chaque lieu d'embuscade. » Coran 9:5.

Nulle contrainte – et tuez-les partout où vous les trouverez. Le même livre. Le même Dieu. C'est l'interprète qui choisit.

Voilà le défaut.

Pas l'interprète.

L'architecture.

Les Écritures hindoues

La Bhagavad-Gîtâ, chapitre 2, verset 19 : « Ni celui qui pense qu'il tue, ni celui qui pense qu'il est tué ne connaissent la vérité. Le soi ne tue ni n'est tué. » Un enseignement de non-violence fondé sur la nature éternelle de l'âme.

La même tradition. La même autorité scripturaire :

Le Manusmriti – les Lois de Manu – l'un des textes juridiques les plus influents de l'histoire hindoue, établit le système des castes comme ordonné par le divin.

Le Shudra est créé à partir des pieds de Brahma. Le Shudra existe pour servir. « Aucune accumulation de richesse ne doit être faite par un Shudra, même s'il en est capable ; car un Shudra qui a acquis de la richesse cause de la peine aux Brahmanes. » Manusmriti 10:129.

Les Dalits – les « intouchables » – étaient placés en dessous même de ce système. Souillés par leur naissance. Interdits de puiser l'eau des puits communs. Interdits d'entrer dans les temples. Interdits de marcher sur les mêmes chemins que les

castes supérieures. Leur ombre était considérée comme contaminante.

Des centaines de millions d'êtres humains, à travers des milliers d'années, triés dans une subordination permanente par un texte qui revendiquait une origine divine.

Le texte contient à la fois la transcendance de la Gîtâ et la hiérarchie du Manusmriti. Le réformateur lit l'une. L'oppresseur lit l'autre. Les deux lectures sont fidèles à la tradition.

L'architecture ne filtre pas. Elle tient les deux – la transcendance et la hiérarchie, la libération et la cage – sous la même autorité, sur la même étagère, avec la même prétention à la vérité divine. Le lecteur choisit. Le texte permet les deux choix.

Voilà le défaut.

Les Écritures bouddhistes

Le Dhammapada, verset 5 : « La haine n'est jamais apaisée par la haine en ce monde. C'est par la non-haine seule que la haine s'apaise. Ceci est une loi éternelle. »

La même tradition. La même autorité scripturaire :

Le Mahavamsa – la « Grande Chronique » du Sri Lanka, un texte fondateur du bouddhisme Theravada – rapporte le massacre des Tamouls hindous par le roi Dutthagamani au deuxième siècle avant notre ère et le présente comme un acte vertueux en défense du dharma. Lorsque le roi exprima des remords pour ce carnage, les moines le consolèrent : les morts n'étaient pas pleinement humains, dirent-ils, parce qu'ils avaient de fausses vues.

Ils étaient comme des animaux. Le fait de les tuer n'était pas un péché.

C’est le même mouvement structurel que fait chaque tradition : sanctification du groupe interne, déshumanisation du groupe externe, autorisation morale de la violence.

Le contenu change. Le mécanisme, non.

Au Myanmar, en 2017, le moine bouddhiste Ashin Wirathu – qui se surnommait lui-même « le Ben Laden birman » – a utilisé l’autorité scripturaire pour inciter à la violence contre les musulmans rohingyas. Des moines distribuaient des tracts. Des moines prononçaient des sermons appelant au nettoyage ethnique.

La religion que le monde occidental associe à la méditation, au silence et à la paix a fourni le cadre moral au déplacement de plus d’un million de personnes et au meurtre de dizaines de milliers d’autres.

Aucune religion n’est exemptée. L’architecture opère à travers chacune d’elles.

Les versets d’amour sont réels. La compassion est réelle. Des millions de personnes religieuses, dans chaque tradition, vivent selon les versets d’amour et ne touchent jamais à la violence. Ce chapitre ne le nie pas.

Ce chapitre dit : l’architecture a placé l’amour et la violence sur la même page, sous la même autorité, avec la même prétendue origine divine. Dans chaque tradition. Sans exception.

Un ingénieur en structure qui trouve des poutres porteuses et des charges explosives dans le même mur ne dit pas « le bâtiment, c'est surtout des poutres ». L'ingénieur dit : il y a des explosifs dans le mur. Le bâtiment n'est pas sûr.

Les explosifs sont dans le texte. Ils ont toujours été dans le texte.

Ils y ont été placés par l'architecture – par le processus de transcription humaine d'un signal prétendu divin, effectué à travers les siècles par des mains humaines porteuses de haines humaines, préservé par des institutions dépourvues du mécanisme structurel permettant de les retirer.

Parce que les retirer exigerait d'admettre que le texte est un produit humain. Et admettre que le texte est un produit humain ferait s'effondrer l'autorité de l'échafaudage, laquelle dépend du caractère divin du texte.

L'échafaudage ne peut pas retirer la lame parce que retirer la lame tuerait l'échafaudage.

Chaque mouvement de réforme dans chaque religion a tenté de lire les versets d'amour et d'ignorer les versets de violence. Chaque mouvement de réforme a été confronté à un mouvement fondamentaliste qui lit les versets de violence et accuse les réformateurs de trahir Dieu.

Les deux mouvements sont fidèles au texte, parce que le texte contient les deux.

La querelle entre modérés et fondamentalistes n'est pas une querelle sur qui lit correctement. Les deux lisent correctement.

Le texte dit les deux choses. Voilà le problème structurel. Voilà ce que produit l'Architecture A. Voilà ce que l'Architecture A produira toujours.

Le texte contient la lame. Mais une lame dans un tiroir est dormante. Il faut que quelque chose la saisisse. Il faut que quelque chose la brandisse.

Le prochain chapitre décrit la main.

Chapitre 7

Le Mécanisme

Les cinq stades décrivent l'instabilité de l'architecture.

Ce chapitre décrit le mécanisme – le processus opérationnel par lequel l'échafaudage transforme l'habitude qu'a le corps de trier l'intérieur du dehors en violence civilisationnelle.

Le tri est biologique. Chaque corps humain trace une ligne : intérieur, extérieur. Soi, autre. L'habitude précède tout échafaudage de centaines de milliers d'années. L'habitude n'est pas une invention de l'échafaudage.

Ce que fait l'échafaudage, c'est sanctifier l'habitude. Il prend le mécanisme biologique de tri et le marque du sceau de la plus haute autorité que l'esprit puisse imaginer. La ligne devient sainte. Le tri devient sacré.

L'autre devient non pas simplement différent, mais cosmiquement différent – différent aux yeux de Dieu, différent jusqu'au tréfonds.

Ce qui suit, ce sont sept opérations. Chacune observable. Chacune documentée. Chacune présente dans chaque grande religion. Chacune démontrée ici par un événement précis et nommé. Pas de la théorie. De l'histoire.

Opération 1 : la fusion d'identité

L'échafaudage fusionne l'identité religieuse avec l'identité personnelle.

Tu n'es pas une personne qui pratique l'islam. Tu ES musulman.

Tu n'es pas une personne qui fréquente l'église. Tu ES chrétien.

L'identité est dévorante. Elle subordonne toute autre identité – nationalité, profession, famille, humanité.

Démonstration : Salman Rushdie a publié Les Versets sataniques en 1988. L'ayatollah Khomeini a émis une fatwa appelant à sa mort.

Le roman n'a pas été traité comme une œuvre littéraire pouvant être débattue, critiquée ou ignorée, mais comme une attaque contre le soi de chaque musulman.

Des librairies ont été bombardées. Des traducteurs ont été poignardés. Hitoshi Igarashi, le traducteur japonais, a été assassiné en 1991.

Un roman. Une œuvre de fiction. Traité comme une menace existentielle, parce que l'échafaudage avait fusionné la foi avec le soi si complètement qu'une histoire était ressentie comme une agression.

Quand l'identité est fusionnée, la critique devient agression. Le questionnement devient blasphème.

L'échafaudage se rend inquestionnable en se fusionnant avec ce que la personne ne peut pas abandonner – son propre sentiment de qui elle est.

Opération 2 : la sanctification du groupe interne

L'échafaudage déclare le groupe interne sacré.

Le peuple élu. La oumma – la famille musulmane mondiale. Le corps du Christ. L'appartenance n'est pas un contrat. C'est une affirmation sur ce que tu ES.

Le membre du groupe interne n'appartient pas simplement. Le membre du groupe interne est ce à quoi l'on appartient – revendiqué par Dieu, marqué par Dieu, spécial aux yeux de l'autorité ultime.

Démonstration : la doctrine de la Destinée manifeste. Les États-Unis en tant que nation chrétienne choisie par Dieu pour s'étendre à travers le continent.

L'expression est entrée dans le discours public par le journaliste John O'Sullivan en 1845, mais la théologie le précédait de deux siècles.

Les colons puritains qui débarquèrent au Massachusetts croyaient bâtir une nouvelle Jérusalem – une cité sur une colline, choisie par Dieu, visible du monde entier comme preuve de la faveur divine. Cette croyance n'a jamais disparu. Elle est devenue la mythologie fondatrice de la nation : l'Amérique comme le nouvel Israël de Dieu. Un peuple sanctifié. Une mission ordonnée.

Les peuples autochtones d'Amérique du Nord n'étaient pas simplement sur le chemin. Ils étaient hors de l'alliance. Leur terre n'était pas simplement désirée. Elle était promise – par le même Dieu qui avait promis Canaan aux Israélites.

La théologie faisait que la prise ressentait non pas comme un vol, mais comme une obéissance.

La sanctification du groupe interne a converti l'expansion territoriale en mission divine.

Le génocide qui a suivi n'était pas une trahison de la théologie.

C'en était une conséquence.

Opération 3 : le marquage du groupe externe

L'échafaudage marque le groupe externe comme structurellement inférieur.

Infidèle. Kafir. Païen. Gentil. Hérétique. Apostat. Intouchable. Ces termes ne décrivent pas une différence d'opinion. Ils décrivent une différence de statut – une relation moindre à l'autorité ultime.

Le groupe externe n'a pas simplement tort. Le groupe externe a tort d'une manière que Dieu lui-même a déclarée. Le marquage n'est pas social. Le marquage est cosmique.

Démonstration : le système des castes et les Dalits.

Des centaines de millions d'êtres humains, pendant des milliers d'années, marqués à la naissance comme

définitivement souillés. Leur ombre contaminante. Leur contact contaminant. Leur présence contaminante.

En 2013, dans l'État indien du Tamil Nadu, un jeune homme dalit nommé Ilavarasan a été retrouvé mort à vingt-deux ans après que son mariage inter-castes eut provoqué des violences de foule qui détruisirent son village entier. La Constitution indienne avait interdit la discrimination de caste soixante-trois ans plus tôt.

La loi a changé. Le marquage, non. Parce que le marquage n'était pas légal. Il était cosmique.

Il était dans le texte.

Il était sanctifié par l'architecture.

Opération 4 : l'autorisation morale

L'échafaudage fournit la permission morale d'actes contre le groupe externe qui seraient interdits au sein du groupe interne. La frontière morale et la frontière du groupe sont fusionnées.

La violence contre le groupe externe n'est pas une violation du système éthique. Elle en est une application.

L'échafaudage n'a pas besoin de vaincre le sens moral de la personne. L'échafaudage le redirige.

La personne qui tue pour Dieu croit qu'elle est bonne. Voilà le pouvoir du mécanisme. Il ne supprime pas la moralité. Il la détourne.

Démonstration : Baruch Goldstein, médecin américano-israélien, est entré dans le Tombeau des Patriarches à Hébron le 25 février 1994 et a ouvert le feu sur des fidèles musulmans pendant les prières du Ramadan. Il a tué 29 personnes et en a blessé 125 avant d'être battu à mort par les survivants.

Goldstein était médecin. Il avait prêté le serment d'Hippocrate. Il avait consacré sa vie professionnelle à préserver la vie. L'échafaudage a fourni l'autorisation morale de passer outre chaque instinct professionnel et humain qu'il possédait.

Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage. L'inscription disait : « Des mains propres et un cœur pur. » La tombe d'un tueur de masse, gravée du langage de la pureté morale.

L'échafaudage ne supprime pas la moralité.

L'échafaudage la détourne.

Opération 5 : le levier de l'au-delà

L’échafaudage promet une récompense pour l’obéissance et une punition pour la défection – non pas dans cette vie, où la promesse pourrait être vérifiée, mais dans un au-delà, où elle ne le peut pas.

Le levier est infini et impossible à tester. Une incitation infinie qui ne peut jamais être vérifiée peut motiver n’importe quelle action. N’importe quelle action.

Démonstration : la guerre Iran-Irak, 1980-1988.

Le régime iranien distribuait des clés en plastique aux enfants – des clés physiques, tangibles, en plastique – et leur disait que ces clés ouvriraient les portes du paradis. Puis ils envoyaient les enfants traverser à pied des champs de mines pour dégager la voie aux soldats en progression.

On donnait aux enfants des bandeaux. Les bandeaux disaient « Guerrier de Dieu ». Certains n’avaient pas plus de douze ans.

Ils avançaient dans les mines parce que chaque adulte en qui ils avaient confiance – leurs mères, leurs enseignants, leurs mollahs – leur disait que ce qui attendait de l’autre côté était meilleur que ce qu’ils laissaient derrière eux. Les mères les laissaient partir parce que les mères le croyaient aussi.

Ce n’est pas une défaillance des personnes concernées. Les mères n’étaient pas des monstres. Les enfants n’étaient pas stupides. Ils agissaient rationnellement à l’intérieur du cadre que fournissait l’architecture.

Une récompense infinie – le paradis éternel – pour un acte fini – avancer. Le calcul est écrasant. Aucune analyse coûts-bénéfices terrestre ne peut rivaliser avec l'éternité.

Voilà l'architecture opérant à pleine capacité.

Opération 6 : la boucle scellée – le système se ferme contre toute correction

L'échafaudage ferme la boucle. Le doute est un péché. Le questionnement est un manque de foi. Une preuve contre l'échafaudage est une épreuve envoyée par Dieu.

L'architecture s'immunise contre la correction en définissant la correction comme une transgression.

Un système qui traite le doute comme un péché ne peut pas traiter la preuve qu'il a tort.

Un système qui ne peut pas traiter la preuve qu'il a tort ne peut pas se mettre à jour.

Un système qui ne peut pas se mettre à jour ne peut que se rigidifier.

Démonstration : Giordano Bruno, frère dominicain, philosophe, mathématicien.

Il a proposé que les étoiles étaient des soleils lointains dotés de leurs propres planètes. Il a proposé un univers infini. Il a proposé que la Terre n'était pas le centre de la création.

Le 17 février 1600, il a été conduit au Campo de' Fiori à Rome, dénudé, bâillonné d'une pointe de fer traversant sa langue afin qu'il ne puisse pas parler, et brûlé vif.

Le bâillon est le détail. L'échafaudage ne s'est pas contenté de le tuer. L'échafaudage l'a d'abord réduit au silence. Il ne pouvait pas permettre que ses mots atteignent la foule, parce que des mots qui questionnent l'échafaudage sont plus dangereux pour l'échafaudage que l'homme qui les prononce.

Le bâillon, c'est l'Opération 6 rendue physique : l'architecture se scellant contre l'enquête honnête en détruisant l'enquêteur et en réduisant l'enquête au silence simultanément.

Opération 7 : l'architecture patriarcale

Les textes ont été écrits par des hommes, transcrits par des hommes, interprétés par des hommes, dans des sociétés où les hommes détenaient le pouvoir institutionnel.

Les systèmes éthiques qui en résultent encodent l'autorité masculine comme sanctionnée par le divin : la femme comme propriété dans la Torah, la femme réduite au silence dans l'église dans les lettres de Paul, la femme déficiente en raison

dans la jurisprudence islamique, la femme souillée pendant les menstruations dans l'hindouisme.

Démonstration : la sati.

Dans la tradition hindoue, la sati était la pratique d'une veuve se brûlant vive sur le bûcher funéraire de son mari. La pratique était présentée comme l'expression ultime de la dévotion conjugale – la femme si dévouée à son mari qu'elle ne pouvait exister sans lui.

La femme était vêtue de ses habits de mariage. Elle était placée sur le bûcher aux côtés du corps de son mari. Le feu était allumé.

Dans de nombreux cas documentés, la femme était droguée à l'opium au préalable. Dans beaucoup d'autres, elle ne l'était pas. Dans de nombreux cas, des proches la maintenaient au sol si elle tentait d'échapper aux flammes. Des foules regardaient. Des prêtres psalmodiaient.

La femme qui brûlait était vénérée comme une déesse. Des temples étaient bâtis sur le lieu. Le fait de brûler n'était pas une punition. C'était un honneur.

Voilà ce qui en faisait l'Opération 7 : l'échafaudage ne se contentait pas de permettre la destruction de la femme. L'échafaudage rendait la destruction sacrée. La valeur de la femme était si entièrement dérivée de son mari que, lorsqu'il

mourait, son existence prolongée était une gêne. Sa mort était son plus grand accomplissement.

La pratique s'est poursuivie pendant des siècles.

L'administration coloniale britannique l'a interdite en 1829. Des réformateurs hindous faisaient campagne contre elle depuis des décennies déjà. Mais la sati a persisté dans certaines parties de l'Inde jusque tard dans le vingtième siècle. En 1987 – 1987 – une femme de dix-huit ans nommée Roop Kanwar a été brûlée vive sur le bûcher funéraire de son mari au Rajasthan. Des milliers de personnes y ont assisté. Certaines ont applaudi.

Les Magdalen Laundries, décrites au chapitre 8, sont la même opération dans une tradition différente. Le récit complet a sa place là-bas.

L'Opération 7 ne se contente pas de subordonner les femmes. Elle subordonne leurs enfants. Elle subordonne le corps lui-même.

Sept opérations. Pas des exceptions. Pas des mésusages. Des caractéristiques.

Présentes dans le christianisme, l'islam, le judaïsme, l'hindouisme et le bouddhisme – sous des formes différentes, à des intensités différentes, à des époques différentes, mais structurellement présentes. Démontrées ici par des personnes nommées, des lieux nommés, des dates nommées.

Pas de la théorie. Pas de l'abstraction.

De l'histoire. Des corps.

Sept opérations. La fusion d'identité – l'échafaudage fusionné avec le soi. La sanctification du groupe interne – les élus, la oumma, le corps du Christ. Le marquage du groupe externe – infidèle, intouchable, hérétique. L'autorisation morale – la moralité redirigée vers les fins de l'échafaudage. Le levier de l'au-delà – la promesse que personne ne peut vérifier. La boucle scellée – le doute comme péché. L'architecture patriarcale – la femme comme propriété du texte. Toutes observables. Toutes documentées. Toutes présentes dans chaque tradition.

Sept rouages. Tous engagés. Tous en rotation.

Tous produisant le même résultat : des corps à terre.

Chapitre 8

L’Enregistrement

Ce qui suit est l’enregistrement historique de l’effondrement de l’Architecture A dans la violence.

Les estimations sont tirées de sources savantes. Là où les estimations divergent, des fourchettes sont données. Là où l’attribution est contestée, la contestation est notée.

Ce chapitre ne prétend pas que la religion est la seule cause de chaque conflit énuméré.

Il affirme que la religion a fourni la ligne le long de laquelle la violence a été organisée – le mécanisme de tri qui déterminait qui était dedans et qui était dehors, qui vivait et qui mourait.

L’échafaudage tenait la lame. Que l’échafaudage l’ait aussi brandie, ou qu’il l’ait seulement tenue pendant que d’autres mains la brandissaient, est une distinction que les morts ne reconnaissent pas.

La voix de ce chapitre n’est pas l’argument. C’est l’arithmétique. Les chiffres parlent.

Antiquité

Pendant trois siècles, l'Empire romain a persécuté les chrétiens. Les chiffres font débat. Les estimations vont de 10 000 à 100 000 morts.

On donnait les chrétiens en pâture aux lions dans l'arène. On les brûlait vifs comme des torches humaines dans les jardins de Néron – leurs corps enduits de poix et enflammés pour éclairer les fêtes nocturnes de l'empereur. On les noyait. On les crucifiait. On les faisait déchirer par des bêtes devant des foules à qui l'on avait dit que ces gens étaient les ennemis de l'État et les ennemis des dieux.

Le mécanisme était simple : le marquage du groupe extérieur. La licence morale. Les chrétiens étaient différents. Donc les chrétiens étaient jetables.

Puis l'échafaud a changé de mains.

En 312 apr. J.-C., l'empereur Constantin se convertit au christianisme. En l'espace d'une seule génération – une vie d'homme – les persécutés devinrent les persécuteurs.

Les décrets théodosiens de 380–392 apr. J.-C. interdirent le culte païen, fermèrent les temples, criminalisèrent le sacrifice. Ce qui avait été la religion majoritaire de l'Empire romain

pendant mille ans fut rendu illégal par édit impérial, appuyé par la nouvelle autorité de l'échafaud.

En 415 apr. J.-C., à Alexandrie, en Égypte, une foule chrétienne arracha la philosophe Hypatie de son char.

Hypatie était mathématicienne. Astronome. Enseignante. Elle était le dernier grand esprit de la bibliothèque antique – l'institution qui avait préservé le savoir humain pendant sept siècles.

La foule la mit à nu. On l'écorcha vive avec des tuiles de toiture et des coquilles d'huîtres. On brûla son corps.

Elle ne fut pas tuée pour ce qu'elle croyait. Elle fut tuée pour ce qu'elle représentait : un esprit qui opérait en dehors de l'échafaud.

Le mécanisme était identique. La fusion identitaire. La sanctification du groupe intérieur. Le marquage du groupe extérieur. La licence morale.

L'architecture a changé de mains.

L'architecture n'a pas changé.

Les conquêtes islamiques

En moins d'un siècle après la mort de Mahomet, l'empire islamique s'étendit de la péninsule Arabique jusqu'à l'Espagne à l'ouest, à l'Afrique du Nord, à la Perse et à l'Asie centrale à l'est. Ce fut l'une des expansions territoriales les plus rapides de l'histoire humaine.

L'expansion ne fut pas purement religieuse. Elle fut aussi politique, économique, militaire. Les empires s'étendent pour bien des raisons. Mais la ligne de tri – la ligne qui déterminait qui était dedans et qui était dehors, qui gouvernait et qui servait – était la ligne de l'échafaud.

Le système de la dhimma était l'expression administrative de cette ligne. Les non-musulmans étaient autorisés à vivre sous domination musulmane. Ils n'étaient pas autorisés à vivre comme des égaux.

Ils devaient payer la jizya – un impôt spécial prélevé uniquement sur les non-musulmans. Il leur était interdit de porter les armes. Interdit de bâtir de nouveaux lieux de culte. Interdit de monter à cheval en présence de musulmans. Interdit de témoigner contre un musulman devant un tribunal.

Le système de la dhimma n'était pas un génocide. C'était une architecture.

Il inscrivait la hiérarchie religieuse dans la structure administrative de l'État et la maintenait pendant des siècles.

La subordination était permanente. Elle passait du parent à l'enfant. Elle était sanctionnée par le divin.

Un enfant né dans une famille dhimmi naissait subordonné. Non pas à cause de quoi que ce soit que l'enfant eût fait. À cause de ce que l'enfant croyait – ou, plus précisément, de ce que l'enfant ne croyait pas.

Morts estimés sur 120 ans d'expansion continue : de plusieurs centaines de milliers à plusieurs millions.

L'échafaud fournissait la carte.

L'épée suivait la carte.

Les croisades

La première croisade arriva à Jérusalem le 7 juin 1099, après un voyage de trois ans et de milliers de kilomètres. Les forces croisées assiégèrent la ville pendant cinq semaines. Le 15 juillet, elles percèrent les murailles.

Ce qui suivit fut l'un des pires massacres de l'histoire médiévale.

Les croisés tuèrent la quasi-totalité des habitants musulmans et juifs de la ville. Hommes, femmes, enfants, vieillards. Des gens qui n'avaient rien fait d'autre que vivre dans une ville que trois religions appelaient sainte. Les chroniques

contemporaines décrivent le sang coulant dans les rues. Le chroniqueur Raymond d'Aguilers écrivit que des hommes chevauchaient sur le mont du Temple dans du sang qui montait jusqu'aux genoux de leurs chevaux.

Morts estimés à Jérusalem seule : de 10 000 à 70 000 en une seule journée.

Tués non pour ce qu'ils avaient fait mais pour le bâtiment dans lequel ils priaient.

En route vers la Terre sainte, les croisés menèrent les massacres de Rhénanie de 1096 : l'extermination systématique des communautés juives dans les villes allemandes de Spire, Worms, Mayence et Cologne.

On offrit aux Juifs un choix : se convertir au christianisme ou mourir. Ceux qui choisirent la mort – qui choisirent de mourir plutôt que d'abandonner leur propre échafaud – furent tués dans leurs synagogues.

Les chroniques rapportent le sort de familles précises. Le rabbin Meshoullam ben Isaac de Worms tua son propre fils plutôt que de laisser l'enfant être baptisé de force. Sa femme Rachel cacha ses plus jeunes enfants sous sa jupe. Les soldats les trouvèrent. La chronique rapporte qu'elle dit : « Maître de l'Univers, ne cache pas ta face. »

Les soldats ne cachèrent pas leurs épées.

Des familles tuèrent leurs propres enfants plutôt que de les laisser convertir.

L'échafaud produisait à la fois les tueurs et les tués.

L'architecture ne fait pas de distinction.

La croisade des Albigeois, 1209–1229 : pas contre les musulmans. Contre des chrétiens.

Les cathares du sud de la France tenaient une interprétation différente de la même foi. Le pape les déclara hérétiques. Au siège de Béziers, le 22 juillet 1209, on demanda au légat pontifical Arnaud Amaury comment distinguer les cathares des catholiques fidèles dans la ville.

Sa réponse, telle qu'elle est rapportée : « Tuez-les tous. Dieu reconnaîtra les siens. »

La ville entière fut massacrée. Hommes, femmes, enfants, catholiques et cathares ensemble.

Morts estimés à Béziers : de 7 000 à 20 000 en une seule journée. Morts estimés sur l'ensemble de la croisade des Albigeois : de 200 000 à 1 000 000.

L'échafaud déployé contre ses propres adhérents qui lisaient le même Dieu différemment.

Neuf grandes croisades. Total estimé des morts : de 1 à 3 millions.

Les Inquisitions et les procès de sorcellerie

L'Inquisition espagnole : environ 3 000 à 5 000 exécutions sur 350 ans, d'après les recherches d'archives des historiens Henry Kamen, Gustav Henningsen et Jaime Contreras.

Ces chiffres sont bien inférieurs à la mythologie populaire. Ce chapitre utilise les données fondées sur les preuves précisément parce que les données fondées sur les preuves suffisent.

Trois mille personnes brûlées vives pour avoir cru en la mauvaise interprétation du même Dieu.

Trois mille êtres humains – des fenêtres dans le même bâtiment – qu'on attachait à des poteaux, qu'on entourait de fagots et qu'on enflammait pendant que les foules regardaient. Pendant que les prêtres priaient. Pendant que les fonctionnaires consignaient la procédure dans des grands livres reliés de cuir, d'une écriture soignée.

Le mécanisme était officiel et procédural. L'accusé était interrogé. On lui extorquait des aveux – souvent par la torture

autorisée par décret pontifical direct. Les méthodes comprenaient le chevalet, l'estrapade – dans laquelle l'accusé était suspendu par les poignets liés derrière le dos – et le supplice de l'eau. La torture était pratiquée par des professionnels. Elle était documentée. Elle était bureaucratique.

Le condamné était remis au bras séculier pour l'exécution, parce que l'Église ne pouvait pas verser le sang directement. Une distinction bureaucratique qui permettait à l'institution de brûler des gens vifs tout en soutenant qu'elle n'avait tué personne.

L'architecture trouvant des failles procédurales dans son propre code moral. L'architecture fonctionnant exactement comme prévu.

Les procès européens de sorcellerie, 1450–1750 : de 40 000 à 60 000 exécutions. La majorité, des femmes.

L'innovation théologique qui rendit cela possible fut un livre : le Malleus Maleficarum – le « Marteau des sorcières » – publié en 1487 par deux inquisiteurs dominicains. Le livre établit trois choses : que la sorcellerie était réelle, qu'elle était hérétique et qu'elle était punie de mort.

Un livre – écrit par des hommes, approuvé par l'institution, distribué à travers l'Europe – qui créa une nouvelle catégorie de groupe extérieur et sanctionna son extermination.

En 1612, à Pendle, dans le Lancashire, une femme du nom d'Alizon Device – jeune, pauvre, malvoyante – fut accusée de sorcellerie après qu'un colporteur avec lequel elle s'était disputée eut un accident vasculaire cérébral. Elle avoua sous l'interrogatoire. Ses aveux incriminèrent sa mère, sa grand-mère et ses voisins.

Dix personnes furent pendues au château de Lancaster. Alizon avait vingt ans. Sa grand-mère, Demdike, avait quatre-vingts ans et était aveugle. Elle mourut en prison avant le procès.

L'échafaud n'avait pas besoin qu'elles soient des sorcières. L'échafaud avait besoin qu'elles soient dehors. Une fois dehors, l'architecture faisait le reste.

Des dizaines de milliers de femmes – guérisseuses, sages-femmes, parias, malades mentales, gêneuses, vieilles, veuves, étranges – torturées jusqu'aux aveux et brûlées.

Les guerres de Religion

La guerre des Paysans allemands, 1524–1525 : 100 000 morts. Les paysans se soulevèrent contre l'oppression féodale, inspirés par la promesse d'égalité spirituelle de la Réforme. Ils prirent la théologie de Luther au mot : si chaque personne se tient égale devant Dieu, alors le servage est une offense contre Dieu.

Martin Luther – l'homme qui avait défié le pape, qui avait cloué ses thèses à la porte de l'église, qui avait déclaré que chaque personne pouvait lire les Écritures par elle-même – appela à leur répression.

Son pamphlet « Contre les hordes de paysans meurtrières et pillardes » exhortait les princes à « poignarder, frapper, tuer » les rebelles. Cent mille morts. Luther ne tenait pas l'épée. Luther tenait le texte.

Le massacre de la Saint-Barthélemy, 24 août 1572 : catholiques contre huguenots.

À Paris, des foules catholiques se mirent à tuer des huguenots dès l'aube. Le carnage s'étendit à douze villes au cours des semaines suivantes. Les corps furent jetés dans la Seine jusqu'à ce que le fleuve devienne rouge. On éventra des femmes enceintes. On tua des enfants devant leurs parents.

Le pape – Grégoire XIII – reçut la nouvelle à Rome. Il ordonna qu'on chantât un Te Deum – un cantique d'action de grâces à Dieu – en signe de célébration. Il commanda une peinture du massacre pour le Vatican.

Et il fit frapper une médaille commémorative. Une médaille. Un morceau de métal, dessiné et frappé, pour célébrer le meurtre de milliers de protestants. La médaille montrait un

ange à l'épée debout au-dessus de corps tombés. L'inscription disait : « Massacre des huguenots. »

Une médaille. Pour commémorer un massacre. Morts estimés : de 5 000 à 30 000.

La guerre de Trente Ans, 1618–1648 : protestants contre catholiques. Le conflit le plus meurtrier de l'histoire européenne avant le vingtième siècle.

Pendant trente ans, les armées marchèrent et contre-marchèrent à travers l'Allemagne. Elles brûlèrent des villages. Elles massacrèrent des civils. Elles salèrent les champs pour que rien ne pousse. La famine suivait les armées comme une seconde armée.

Dans certaines régions, les vivants mangeaient les morts. Des villes entières cessèrent d'exister – non pas détruites en un seul siège mais vidées lentement, au fil des ans, par la combinaison de violence, de maladie et de famine qui se déplaçait à travers le paysage comme le temps qu'il fait.

La population de l'Allemagne fut réduite de 30 pour cent. Certaines régions perdirent les deux tiers de leurs habitants. Morts estimés : de 4 à 8 millions. À une époque où une ville de 5 000 âmes était une agglomération importante.

Total des guerres de Religion européennes : de 6 à 12 millions de morts. À une époque où la population totale de l'Europe était d'environ 100 millions. Une personne sur dix. Tuée dans des guerres livrées pour savoir quelle interprétation du même Dieu était la bonne.

Catholiques et protestants lisaient la même Bible.

Adoraient le même Christ.

Priaient le même Père.

Et s'entretuèrent pendant un siècle parce que l'architecture produisit deux lectures, les déclara toutes deux absolues et ne fournit aucun mécanisme de résolution.

L'enregistrement continue. Reste avec lui.

L'échafaud colonial

En 1452, le pape Nicolas V promulgua un décret formel – un ordre direct de la plus haute autorité du monde chrétien – accordant au roi du Portugal le droit d'envahir toute terre habitée par des non-chrétiens, de capturer les gens qui y vivaient et de revendiquer leur territoire pour la couronne portugaise.

Le décret n'usait pas d'un langage doux. Il autorisait les monarques chrétiens à « envahir, rechercher, capturer, vaincre et soumettre » les peuples non chrétiens, et à « réduire leurs personnes à une servitude perpétuelle. »

En 1493, après que Colomb eut atteint les Amériques, le pape Alexandre VI promulgua un second décret partageant le monde non chrétien tout entier entre l'Espagne et le Portugal. Une ligne fut tracée sur une carte par un homme à Rome qui n'avait jamais vu les terres qu'il distribuait. Tout ce qui se trouvait à l'ouest de la ligne appartenait à l'Espagne. Tout ce qui se trouvait à l'est appartenait au Portugal.

Les gens qui vivaient déjà sur ces terres ne furent pas consultés. Ils ne furent pas pris en compte. Aux yeux de l'échafaud, ils n'étaient pas encore pleinement humains – parce qu'ils n'avaient pas encore été baptisés.

Ce n'étaient pas des documents marginaux. C'étaient des décrets pontificaux – la forme la plus haute d'autorité institutionnelle que possédait le monde chrétien. Ils furent invoqués par les gouvernements coloniaux pendant des siècles. Ils furent utilisés comme précédent juridique devant les tribunaux. Ils ne furent pas abrogés par l'Église catholique avant 2023.

L'autorisation explicite, écrite, institutionnelle de l'échafaud pour la conquête, l'asservissement et l'anéantissement

culturel – signée, scellée et délivrée par l'homme qui prétendait parler au nom de Dieu sur la terre.

Partout où les puissances européennes s'étendirent, le schéma fut le même.

Dans les Amériques, les missionnaires espagnols arrivèrent parmi les peuples aztèque et inca avec une Bible, une croix et une promesse : acceptez notre Dieu et soyez sauvés. Ils apprirent les langues locales. Ils bâtirent des églises. Ils baptisèrent des enfants. Ils étaient, dans bien des cas, sincères. Ils croyaient sauver des âmes de la damnation.

Mais derrière les missionnaires venaient les soldats. Derrière les soldats venaient les gouverneurs. Derrière les gouverneurs venaient les mines, les plantations et les navires négriers. Les missionnaires ouvraient la relation. L'empire en extrayait la valeur.

En Afrique, le schéma se répéta. Les missionnaires britanniques établirent des écoles et des hôpitaux à travers le continent. Ils enseignaient la lecture – mais seulement en anglais. Ils enseignaient la morale – mais seulement la morale chrétienne. Ils enseignaient que les traditions locales étaient primitives, que les dieux locaux étaient des démons, que les modes de vie locaux étaient des ténèbres attendant la lumière.

Ils avaient de bonnes intentions. Beaucoup d'entre eux avaient sincèrement de bonnes intentions. Mais ils dégageaient le terrain culturel pour ce qui allait suivre – l'administration coloniale, l'extraction des ressources et le redécoupage des frontières d'un continent entier par des hommes à Londres et à Paris qui n'avaient jamais posé le pied sur le sol africain.

Dans le Pacifique, en Australie, en Nouvelle-Zélande, dans les îles de l'Océanie – la même séquence. La Bible arrivait d'abord. Le drapeau suivait. Le fusil suivait le drapeau.

Cette séquence n'était pas une coïncidence. L'échafaud ouvrait la porte. Le pouvoir colonial la franchissait. Et une fois la porte ouverte, elle ne se referma pas avant des siècles.

Les pensionnats du Canada fonctionnèrent des années 1880 à 1996. Plus de 150 000 enfants autochtones furent arrachés de force à leurs familles – enlevés par des agents du gouvernement, parfois au milieu de la nuit, parfois à des mères qu'on maîtrisait physiquement – et placés dans des institutions gérées par l'Église, à des centaines de kilomètres de chez eux.

Il leur était interdit de parler leurs langues. Interdit de pratiquer leurs cultures. On leur coupait les cheveux à l'arrivée. On remplaçait leurs noms par des noms anglais. Un enfant qui arrivait sous le nom de Kâ-Nîkanîhk repartait sous celui de « Thomas. »

Les enfants qui parlaient leur langue maternelle étaient battus. Les enfants qui priaient à leur manière étaient punis. Aux enfants qui pleuraient leurs parents, on disait que leurs parents ne voulaient pas d'eux.

La politique explicite était l'anéantissement culturel. La formule employée par les architectes du système était : « Tuer l'Indien dans l'enfant. » Pas la réforme. Pas l'éducation. L'anéantissement.

Le but était d'effacer l'identité d'un peuple et de la remplacer par l'identité de l'échafaud – de convertir les enfants si complètement qu'ils ne pourraient jamais revenir à ce qu'ils étaient.

Morts estimés : de 4 000 à 6 000 confirmés, l'enquête étant en cours.

Beaucoup d'enfants disparurent tout simplement. On disait à leurs familles qu'ils s'étaient enfuis. Ils ne s'étaient pas enfuis.

En 2021, un radar à pénétration de sol révéla 215 tombes anonymes sur le site de l'ancien pensionnat indien de Kamloops, en Colombie-Britannique.

Puis 751 à Marieval. Puis 182 à Cranbrook.

Les chiffres ne cessaient de grimper. Chaque chiffre était un enfant. Chaque enfant avait un nom qu'on lui avait pris et un

nom qu'on lui avait donné, et aucun des deux noms n'était inscrit sur une tombe.

Des enfants. Enterrés dans des tombes anonymes sur les terrains d'institutions qui prétendaient sauver leurs âmes.

Les blanchisseries Magdalen d'Irlande fonctionnèrent de 1765 à 1996. On estime que 30 000 femmes furent enfermées dans des institutions gérées par l'Église catholique à travers le pays.

Leur crime : être enceintes sans mari. Ou être orphelines. Ou être pauvres. Ou être jugées trop séduisantes. Ou simplement être gênantes – une fille dont la famille ne voulait pas des ennuis, remise aux religieuses et oubliée.

On leur donnait de nouveaux noms. Leurs anciennes identités étaient effacées. On les mettait au travail dans des blanchisseries commerciales – à laver des draps, à repasser du linge – sans salaire, pendant des années, parfois pendant des décennies, parfois à vie.

Les blanchisseries fonctionnaient comme des entreprises. Elles acceptaient des contrats d'hôtels, d'hôpitaux et d'institutions publiques. Les femmes étaient la main-d'œuvre. Elles n'étaient jamais payées. Elles n'étaient jamais libres de partir.

Leurs enfants leur étaient enlevés à la naissance. Les nouveau-nés étaient retirés à leurs mères et confiés à des agences catholiques d'adoption. Beaucoup étaient vendus à des familles américaines. Les mères n'étaient pas consultées. On ne disait pas aux mères où allaient leurs enfants. Certaines passèrent le reste de leur vie sans savoir si leur enfant était vivant ou mort.

La violence physique et psychologique était monnaie courante. Les femmes qui résistaient étaient punies. Les femmes qui tentaient de partir étaient ramenées par la police. L'État et l'échafaud fonctionnaient comme un seul système – l'État livrait les femmes, l'échafaud les enfermait, et tous deux détournaient le regard.

La dernière blanchisserie Magdalen ferma en 1996.

En 2017, dans un ancien foyer catholique pour mères célibataires à Tuam, dans le comté de Galway, les restes d'environ 800 enfants furent découverts dans une fosse septique. Des enfants. Dans une infrastructure d'égouts. Âgés du nouveau-né à trois ans.

L'architecture de l'échafaud – la femme comme déchue, l'enfant comme honteux, l'obéissance comme salut – produisit un système dans lequel des nourrissons furent jetés dans une fosse septique.

Ceci n'est pas de l'histoire. Ceci, c'est hier. De mémoire d'homme. Du vivant même de gens qui lisent ce livre.

La traite transatlantique des esclaves fut justifiée religieusement pendant quatre siècles par la malédiction de Cham, Genèse 9:20–27.

L'argument était simple.

Dans le livre de la Genèse, Noé maudit son fils Cham – ou plus précisément, Canaan, le fils de Cham. Au fil des siècles, des érudits chrétiens identifièrent Cham – sans le moindre fondement textuel, sans la moindre preuve historique, sans rien d'autre que le besoin d'une justification – comme l'ancêtre des Africains.

Donc les Africains étaient divinement ordonnés à la servitude. Dieu les avait maudits. Leur noirceur était la marque de la malédiction. Leur asservissement était la volonté de Dieu.

Ce n'était pas une interprétation marginale. C'était de la théologie dominante.

Des professeurs de grandes universités l'enseignaient. Des évêques de grandes églises la prêchaient. Elle figurait dans les catéchismes, dans les sermons, dans les plaidoiries juridiques, dans les débats parlementaires.

Pendant quatre cents ans, l'échafaud fournit le cadre moral dans lequel des millions d'êtres humains purent être classés comme des biens.

Ils pouvaient être capturés, enchaînés, transportés à travers un océan dans des conditions si brutales que le voyage lui-même tua entre 1,5 et 2 millions de personnes, puis vendus, marqués au fer, exténués jusqu'à la mort et jetés.

Total des morts dans le système de la traite des esclaves : de 10 à 15 millions sur quatre siècles.

L'échafaud ne construisit pas les navires. Mais l'échafaud dit aux constructeurs de navires que ce qu'ils faisaient n'était pas seulement acceptable – c'était ordonné par Dieu.

Le mouvement pour mettre fin à l'esclavage fut lui aussi mû par la religion.

Les quakers – une petite dénomination chrétienne qui croyait que chaque personne portait en elle une lumière intérieure venue de Dieu – furent parmi les premiers à déclarer l'esclavage un péché. Ils organisèrent des pétitions, abritèrent des esclaves en fuite et refusèrent de participer à la traite alors que la participation était énormément profitable. Ils

lisaient la même Bible que les marchands d'esclaves et y voyaient quelque chose de complètement différent.

William Wilberforce, chrétien évangélique fervent et membre du Parlement britannique, passa vingt ans à faire campagne pour l'abolition de la traite des esclaves. Vingt ans de discours, de projets de loi, de défaites et de retours.

Il lisait la même Bible que les propriétaires de plantations. Il adorait le même Dieu. Il utilisait les mêmes Écritures – et parvenait à la conclusion opposée.

L'Église afro-américaine – bâtie par les esclaves eux-mêmes, en secret, dans les forêts, la nuit, au risque du châtiment et de la mort – devint l'épine dorsale spirituelle de la résistance.

Les esclaves prirent la religion qui avait servi à justifier leurs chaînes et la transformèrent en langue de leur libération. Les chants qu'ils entonnaient – appelés spirituals – n'étaient pas que des chants. C'étaient des codes, des cartes, des déclarations d'une humanité que le système leur niait.

Cela n'affaiblit pas l'affirmation structurelle. Cela la confirme.

La même architecture, le même texte, le même Dieu produisirent à la fois la justification de l'esclavage et l'argument contre lui.

Le marchand d'esclaves lisait la malédiction de Cham et y voyait une permission divine.

L’abolitionniste lisait la même Bible et y voyait une interdiction divine.

Les deux lectures étaient fidèles au texte, parce que le texte contient les deux.

C’est là le problème. C’est ce que produit l’Architecture A. C’est ce que l’Architecture A produira toujours.

L’échafaud moderne

La révolte des Taiping, 1850–1864. Un homme du nom de Hong Xiuquan, vivant dans le sud de la Chine, eut une série de visions. Il devint convaincu d’être le frère cadet de Jésus-Christ. Il proclama un nouveau royaume – le Royaume céleste de la Grande Paix – et déclencha une guerre pour établir une théocratie chrétienne.

La guerre dura quatorze ans. Des provinces entières furent dépeuplées. Des villes qui tenaient debout depuis des siècles furent détruites. La région du fleuve Yangtsé – l’une des zones les plus fertiles et les plus densément peuplées de la terre – fut dévastée.

Morts estimés : de 20 à 30 millions de personnes. Le conflit religieux le plus meurtrier de l’histoire humaine en chiffres absolus.

Vingt à trente millions de personnes. Parce qu'un homme avait eu une prétendue révélation qui ne pouvait être ni vérifiée ni falsifiée, et que l'architecture permettait n'importe quelle interprétation.

L'apologiste dira : ce n'était pas le vrai christianisme. Hong Xiuquan était un illuminé. Il a mal lu la Bible. Aucune tradition sérieuse ne le reconnaîtrait.

La réponse structurelle est : cela n'a pas d'importance. L'architecture A l'a rendu possible. Un système dont l'autorité repose sur une prétendue révélation n'a aucun mécanisme pour distinguer une vraie révélation d'une fausse.

Hong Xiuquan a prétendu que Dieu lui avait parlé. Moïse aussi. Mahomet aussi. Joseph Smith aussi.

L'architecture ne fournit aucun test structurel permettant de les distinguer. Elle ne peut faire appel qu'à la tradition – et la tradition est interprétation, et l'interprétation est la faille.

L'architecture B ne peut pas produire de Hong Xiuquan.

Les axiomes ne peuvent être revendiqués comme une révélation privée. Ils ne peuvent qu'être testés.

Un homme qui dit « Dieu m'a dit que je suis le frère de Jésus » peut déclencher une guerre.

Un homme qui dit « j'ai dérivé un nouvel axiome » doit montrer les mathématiques, survivre aux Sollbruchstellen et publier ses instructions de démolition.

Le système ne fonctionne pas sur la confiance. Il fonctionne sur le test.

Le génocide arménien, 1915-1923 : 1 à 1,5 million de morts.

Le gouvernement ottoman ordonna la déportation de la population arménienne. Le mot « déportation » est un mot bureaucratique. Ce qu'il signifiait en pratique, c'était l'extermination par la distance.

Les hommes étaient séparés de leurs familles et fusillés par groupes en dehors de leurs propres villages. Les femmes, les enfants et les vieillards étaient conduits de force dans le désert syrien sur des routes qui ne menaient nulle part.

Aucune nourriture n'était fournie. Aucune eau n'était fournie. Les gardes empêchaient quiconque de s'arrêter. Ceux qui tombaient étaient laissés là où ils tombaient. Ceux qui survivaient à la marche arrivaient en plein désert et étaient abandonnés pour y mourir.

Des femmes se noyaient dans l'Euphrate plutôt que de continuer. Des mères jetaient leurs enfants dans le fleuve avant de sauter elles-mêmes.

Le mécanisme de tri était religieux et ethnique : des Arméniens chrétiens marqués pour l'élimination par un appareil d'État à majorité musulmane qui traçait la ligne le long de la frontière de l'échafaudage.

L'Holocauste, 1933-1945 : 6 millions de Juifs assassinés.

La contribution de l'échafaudage ne fut pas un commandement direct, mais une préparation structurelle à travers dix-neuf siècles.

L'Évangile de Jean identifie les Juifs comme des enfants du diable. Les Pères de l'Église élaborèrent une théologie de la culpabilité juive. Les accusations médiévales de crime rituel accusaient les Juifs d'assassiner des enfants chrétiens et d'utiliser leur sang dans des rituels – un mensonge si persistant qu'il survécut jusqu'au vingtième siècle.

Le quatrième concile du Latran de 1215 exigea des Juifs qu'ils portent des vêtements distinctifs – une exigence que les nazis ressuscitèrent sept siècles plus tard avec l'étoile jaune. Le parallèle n'était pas accidentel. Les nazis connaissaient l'histoire. Ils la complétaient.

« Des Juifs et de leurs mensonges » de Martin Luther, publié en 1543, recommandait de brûler les synagogues, de confisquer les biens des Juifs, d'interdire l'enseignement rabbinique et de réduire les Juifs en esclavage. Les nazis

citèrent Luther. Le programme que Luther décrivait est le programme que les nazis mirent en œuvre avec une précision industrielle quatre siècles plus tard.

L'échafaudage n'a pas appuyé sur la détente. L'échafaudage a passé 1 900 ans à enseigner à l'Europe que les gens dans le viseur étaient moins que pleinement humains.

Dix-neuf siècles de sermons. Dix-neuf siècles de théologie. Dix-neuf siècles du même message, délivré en différentes langues, en différents siècles, depuis différentes chaires, à différentes congrégations, avec la même conclusion : les Juifs sont coupables. Les Juifs sont autres. Les Juifs sont maudits.

Quand le moment vint, la détente s'appuya d'elle-même.

Tu Lis Ceci Dans le Même Monde

Tu viens de lire le compte rendu historique.

L'architecture A a produit le bilan des morts à travers mille ans sous la bannière de la religion. Les Inquisitions. Les Croisades. Les Guerres de Religion. L'échafaudage colonial. Dix-neuf siècles d'antisémitisme qui se refermèrent, comme le montrait le dernier chapitre, dans les chambres à gaz d'Auschwitz.

Le compte rendu ne se termine pas en 1945.

La religion ne s'est pas terminée en 1945. L'architecture A ne s'est pas terminée en 1945. La forme a changé. La structure a persisté. Les corps ont continué d'arriver.

Les pages suivantes sont le compte rendu des quatre-vingts dernières années. Le compte rendu qui est encore en train de s'écrire. Le compte rendu qui inclut des événements de la semaine dernière.

Lis-les avec la même attention. Les corps ne sont pas historiques.

Tu lis ceci dans le même monde.

La Partition de l'Inde, 1947 : 1 à 2 millions de morts. 12 à 15 millions de déplacés. La plus grande migration de masse de l'histoire humaine, le long d'une ligne tracée par la religion.

Quand les Britanniques quittèrent l'Inde, ils divisèrent le sous-continent en deux nations : l'Inde, à majorité hindoue et sikhe, et le Pakistan, à majorité musulmane. La ligne fut tracée en six semaines par un avocat britannique qui n'avait jamais visité l'Inde. Des communautés entières qui avaient vécu côte à côte pendant des siècles se retrouvèrent soudain du mauvais côté.

La violence fut immédiate et écrasante.

Des trains arrivaient dans les gares ne transportant que des cadavres. Des wagons entiers. Des centaines de corps. Des trains hindous arrivant en Inde pleins d'Hindous assassinés. Des trains musulmans arrivant au Pakistan pleins de Musulmans assassinés.

Dans certaines gares, le personnel des quais pouvait sentir le train avant de pouvoir le voir. Les portes s'ouvraient et personne ne descendait.

À Amritsar, un train arriva avec ce message griffonné sur son flanc : « Un cadeau du Pakistan. » À l'intérieur : des corps. Le lendemain, un train arriva à Lahore en provenance de l'Inde avec le même message inversé.

Des corps dans toutes les directions. Le massacre était symétrique. La haine était symétrique. L'échafaudage était symétrique.

La question à la frontière n'était pas ce que tu avais fait. Ce n'était pas qui tu avais blessé. Ce n'était pas si tu étais quelqu'un de bien.

La question était ce que tu croyais.

L'échafaudage traça la ligne. Les gens moururent dessus.

1980–2026

Les données s'accumulent encore à l'instant où cette phrase est écrite.

Guerre Iran-Irak, 1980-1988 : un million de morts. L'Iran présenta la guerre comme un djihad – une guerre sainte, ordonnée par Dieu. Le régime distribua des clés en plastique à des enfants et les envoya traverser à pied des champs de mines. Le mécanisme a été décrit au Chapitre 7. Un million de corps.

Deuxième guerre civile soudanaise, 1983-2005 : 2 millions de morts. Le gouvernement à majorité musulmane de Khartoum

imposa la charia au sud chrétien et animiste. Le sud résista. Des enfants furent enlevés. La famine fut transformée en arme. Quatre millions de déplacés. La ligne de tri était la ligne de l'échafaudage : nord musulman, sud chrétien.

Bosnie, 1992-1995 : 100 000 morts. À Srebrenica, en juillet 1995, les Nations unies avaient déclaré la ville zone de sécurité. Les forces serbes de Bosnie arrivèrent quand même. Huit mille hommes et garçons musulmans furent séparés de leurs familles, emmenés dans des champs et fusillés par groupes. Certains furent enterrés vivants. L'Europe. 1995. Le tri était religieux.

Rwanda, 1994 : 800 000 morts en 100 jours.

Une nation catholique à 80 pour cent. Hutus et Tutsis partageaient le même échafaudage – les mêmes églises, les mêmes paroisses, les mêmes sacrements, le même Dieu.

Ce chapitre ne prétend pas que l'échafaudage a causé le génocide rwandais.

Ce chapitre prétend quelque chose de structurellement pire : l'échafaudage n'a pas su l'empêcher.

Quatre-vingts pour cent de la population partageaient le même système éthique, fréquentaient les mêmes églises, recevaient la même instruction morale – et quand les

machettes sortirent, l'échafaudage n'offrit aucune résistance structurelle. Aucune. Zéro.

Le système éthique le plus largement partagé du pays ne produisit aucune force de freinage mesurable contre le génocide le plus rapide de l'histoire consignée.

Des églises furent utilisées comme lieux de massacre – non pas en dépit d'être des églises, mais à cause de cela. Les Tutsis se réfugièrent dans les églises parce que les églises étaient censées être des sanctuaires. Les tueurs les y suivirent.

À l'église de Ntarama, on estime à 5 000 le nombre de personnes tuées à l'intérieur du bâtiment. Un prêtre de la paroisse de Nyange – Athanase Seromba – ordonna que son église soit rasée au bulldozer avec 2 000 Tutsis réfugiés à l'intérieur. Il fut reconnu coupable de génocide par le Tribunal pénal international.

L'échafaudage tenait le toit le dimanche. L'échafaudage tenait la lame le lundi.

Afghanistan : les talibans, 1996-2021, puis de nouveau de 2021 à aujourd'hui. 170 000 morts. Loi religieuse imposée par la force. Femmes interdites d'éducation, d'emploi et de vie publique.

Quand les talibans reprirent le pays en 2021, des femmes qui avaient été médecins, professeures et juges furent dépouillées de leurs professions du jour au lendemain. Des filles qui voulaient apprendre à lire furent battues pour avoir voulu apprendre à lire.

Les Bouddhas de Bâmiyân étaient deux statues géantes taillées dans une paroi rocheuse au centre de l'Afghanistan – les plus hautes sculptures de Bouddha debout au monde, construites il y a mille cinq cents ans, visibles à des kilomètres à la ronde. En mars 2001, les talibans les firent sauter à la dynamite parce que l'échafaudage les déclarait idolâtres. Mille cinq cents ans d'accomplissement humain, détruits en un après-midi, parce qu'un texte le disait.

L'État islamique, 2013-2019.

En août 2014, des combattants déferlèrent sur la région du Sinjar, dans le nord de l'Irak, et capturèrent la population yézidie. Les Yézidis sont une minorité religieuse. Ce n'est que cela. Un peuple avec une croyance différente.

Les hommes et les garçons de plus de douze ans furent séparés des femmes et des filles. Les hommes furent emmenés dans des champs et fusillés en rangs.

Les femmes et les filles furent transportées vers des centres de rétention, enregistrées et distribuées. Distribuées. Comme des marchandises.

Des filles âgées d'à peine neuf ans furent attribuées à des combattants comme propriété. Une liste de prix circula. Les femmes plus âgées étaient moins chères. Les filles plus jeunes étaient plus chères.

La liste de prix n'était pas cachée. Elle fut publiée dans Dabiq, le magazine officiel de l'État islamique, avec des citations du Coran et des hadiths. Une justification scripturaire pour un marché aux esclaves.

Le texte fournissait les munitions. L'architecture les chargeait. L'architecture les visait. L'architecture les tirait.

Nigeria : Boko Haram, 2009 à aujourd'hui. 300 000 morts. Le nom se traduit par « l'éducation occidentale est interdite ». L'échafaudage déclarant que le savoir est un péché. En avril 2014, 276 écolières furent enlevées de leur dortoir à Chibok. Certaines furent mariées de force à des combattants. Certaines furent utilisées comme kamikazes. Plus d'une centaine n'ont jamais été retrouvées. Leurs parents attendent encore.

Birmanie : les Rohingyas, 2016 à aujourd'hui. Des dizaines de milliers de tués. Plus d'un million de déplacés. Des moines

bouddhistes passèrent des années à préparer le terrain – des sermons déclarant les Rohingyas sous-humains, des tracts appelant à leur expulsion. La religion de la compassion fournit le cadre moral d'un nettoyage ethnique. Aucune religion n'est exemptée. Aucune.

Israël-Palestine. En cours. Le même Dieu. La même terre. La même promesse, faite à deux peuples différents, par le même échafaudage.

7 octobre 2023 : des combattants du Hamas franchirent la frontière et tuèrent environ 1 200 civils israéliens. Des familles furent assassinées dans leurs maisons. Des jeunes furent tués à un festival de musique. Des otages furent pris. L'attaque fut présentée comme une obligation religieuse – djihad, résistance sanctifiée par Dieu.

La campagne militaire qui suivit à Gaza a tué des dizaines de milliers de Palestiniens, dont des milliers d'enfants. Des quartiers entiers rasés. Des hôpitaux détruits. Des familles effacées du registre d'état civil – chaque membre mort, personne pour les pleurer.

Les deux peuples revendiquent la même terre parce que le même Dieu, dans la même tradition, l'a promise aux deux. L'échafaudage traça une ligne à travers un morceau de terre et l'appela sacré.

La ligne est imbibée du sang d'enfants qui n'ont jamais lu le texte qui l'a tracée.

Mars 2026. Cette phrase. Maintenant. L'échafaudage est opérationnel. La lame est dans le texte. Le sang est sur le sol. Le compte rendu continue.

Total prudent depuis 1980 seulement : 5 à 7 millions de morts dans des conflits où l'identité religieuse était le mécanisme de tri principal ou significatif.

Total prudent sur l'ensemble de l'histoire consignée : les estimations savantes pour les conflits à causation ou justification religieuse significative vont de 50 millions à plus de 200 millions.

Même l'estimation la plus prudente – même si l'on retire chaque attribution contestée, si l'on exclut chaque conflit ambigu, si l'on accorde chaque objection d'apologiste, si l'on donne le bénéfice de chaque doute – le nombre ne descend pas en dessous de dizaines de millions.

Des dizaines de millions de fenêtres. Chacune une perspective. Chacune irremplaçable. Chacune un point où l'Univers devenait conscient de lui-même à travers des yeux singuliers.

Fermées.

Triées par l'habitude. Marquées par l'échafaudage. Fermées par la lame.

L'échafaudage tenait le toit. L'échafaudage tenait la lame. Le compte rendu n'est pas ambigu.

Les Enfants

Et puis il y a les enfants que l'échafaudage était censé protéger.

La crise des abus sexuels de l'Église catholique n'est pas un scandale. Un scandale est un événement. Ceci est un système.

Le schéma était le même partout. Un prêtre abusait d'un enfant. L'enfant le signalait. L'institution enquêtait en interne. Le prêtre n'était pas signalé à la police. Le prêtre était transféré dans une autre paroisse, dans une autre ville, où personne ne savait. Le prêtre recommençait à abuser. L'institution le transférait de nouveau. Le cycle se répétait. Pendant des décennies. Sur tous les continents.

Le rapport John Jay a recensé 4 392 prêtres accusés aux seuls États-Unis, avec plus de 10 000 victimes entre 1950 et 2002. En Australie, 7 pour cent des prêtres catholiques ont été accusés d'abus. En Allemagne, une étude de 2018 a

recensé 3 677 victimes. En France, la commission Sauvé a estimé à 330 000 le nombre de victimes sur soixante-dix ans.

Trois cent trente mille enfants. Dans un seul pays. Sous un seul échafaudage.

L'étouffement de l'affaire, c'était les Opérations 4 et 6 fonctionnant de concert – la permission morale et la boucle scellée fonctionnant comme un système. Protéger l'échafaudage était plus important que protéger l'enfant.

L'enfant pouvait être réduit au silence. L'enfant pouvait être discrédité. L'enfant pouvait être déplacé. Le prêtre pouvait être transféré dans une nouvelle paroisse où personne ne savait. Et le prêtre pouvait recommencer à abuser. Et l'institution pouvait le transférer de nouveau.

Le cardinal Bernard Law de Boston, dont l'archidiocèse réaffecta systématiquement des prêtres abuseurs pendant des décennies, ne fut pas puni. Il ne fut pas défroqué. Il ne fut pas excommunié.

Il fut promu. On lui donna un poste prestigieux à Rome et un rôle cérémoniel dans les cérémonies pontificales.

L'architecture récompensa l'étouffement de l'affaire. L'architecture promut l'homme qui protégea le système au prix des enfants.

L'échafaudage ne pouvait pas voir les enfants parce que voir les enfants aurait tué l'échafaudage.

Un système qui sacrifiera ses propres enfants plutôt que d'admettre qu'il a tort a atteint le stade terminal de la boucle scellée – le point où le système ne peut plus voir ce qu'il fait, parce que voir tuerait le système.

Le Bâtiment Lui-Même

« Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et assujettissez-la ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. » Genèse 1:28.

La théologie de la domination sépara l'humanité de la terre. Non pas en elle, mais au-dessus d'elle. Non pas partie d'elle, mais maître d'elle.

Pendant des siècles, ce verset fournit la permission morale au sein de laquelle l'exploitation du monde naturel n'était pas seulement économiquement commode, mais divinement autorisée.

Les forêts n'étaient pas des écosystèmes. C'étaient des ressources. Les rivières n'étaient pas des systèmes vivants. C'étaient de la puissance. Les animaux n'étaient pas des créatures compagnes. C'étaient des biens.

La terre existait pour l'usage humain, parce que Dieu l'avait dit. Assujettis-la. Domine. Prends ce dont tu as besoin.

La conséquence n'était pas calculée parce que l'architecture disait que la conséquence n'avait pas d'importance – ce monde est temporaire, le vrai est ailleurs, et la terre nous a été donnée pour que nous en usions.

Le verset est encore dans le texte. Le cadre n'a pas été rescindé. La planète n'est pas une ressource à gérer. La planète est le substrat sur lequel chaque corridor, chaque fenêtre, chaque bâtiment existe. L'architecture A a placé une lame contre le mur du bâtiment et en a tendu le manche à chaque génération depuis. Le manche n'a pas été reposé. Le bâtiment subit les dégâts.

L'échafaudage tenait une lame de plus – pointée non pas vers d'autres fenêtres, mais vers le bâtiment lui-même.

Avant que tu puisses t'asseoir avec ce poids, l'échafaudage a une dernière défense. Il dit : nous ne sommes pas les pires. Les athées en ont tué davantage. Écoute la défense. Regarde-la s'effondrer.

Chapitre 9

Le Contre-Test

Un homme à un pupitre. Ce pourrait être une douzaine d'hommes dans une douzaine de capitales. Différentes décennies, différentes langues, même posture. Il n'invoque pas Dieu. Il invoque l'histoire. Il invoque la science. Il invoque le Parti. Les corps qui suivent sont aussi réels que n'importe quel corps produit par l'échafaudage. L'autorité a changé. Le corps, non.

Les idéologies séculières ont tué davantage. Les purges de Staline : 6 à 20 millions. Le Grand Bond en avant de Mao : 15 à 55 millions. Le Cambodge de Pol Pot : 1,5 à 2 millions. Les régimes athées du vingtième siècle produisirent des bilans de morts qui éclipsent n'importe quel conflit religieux isolé.

Cette objection est correcte. Et elle prouve l'affirmation structurelle.

Le marxisme-léninisme est l'architecture A. L'autorité n'est pas un dieu. L'autorité est le matérialisme historique – l'affirmation que Marx avait découvert les lois scientifiques de l'histoire, que la société humaine progresse inévitablement à travers des étapes vers un avenir sans classes. Cette affirmation devint l'autorité incontestable. Déclarée par Marx, transcrite par Engels, interprétée par Lénine, réinterprétée par Staline, réinterprétée par Mao.

Les cinq étapes fonctionnent à l'identique. Déclaration. Transcription. Interprétation. Divergence – la rupture sino-soviétique, le trotskisme contre le stalinisme. Effondrement dans la violence.

Les sept opérations fonctionnent à l'identique. Fusion identitaire : tu ES le prolétariat. Sanctification du groupe interne : la classe ouvrière comme classe élue. Marquage du groupe externe : bourgeoisie, koulak, contre-révolutionnaire. Permission morale : liquidation des ennemis de classe. Levier : non pas l'au-delà, mais l'utopie – la société sans classes promise qui justifie n'importe quel sacrifice présent. Boucle scellée : la dissidence est un crime de pensée contre-révolutionnaire.

Le fascisme est l'architecture A. Le nationalisme est l'architecture A. Le capitalisme de consommation, quand il devient idéologie plutôt que mécanisme, est l'architecture A.

Tout système qui tire son éthique d'une autorité extérieure à la structure immuable de la réalité – que cette autorité s'appelle Dieu, l'Histoire, la Nation, la Race, le Marché ou le Parti – est soumis à la même chaîne de forçage.

La chaîne de forçage ne se soucie pas du nom de l'autorité.

La chaîne de forçage se soucie de ce que l'autorité peut être interprétée.

Le vingtième siècle n'a pas démontré que la religion est uniquement dangereuse. Le vingtième siècle a démontré que l'architecture A est universellement dangereuse.

La religion est la mise en œuvre la plus ancienne, la plus répandue, la plus persistante. Les idéologies séculières s'effondrèrent plus vite – en quelques décennies plutôt qu'en quelques siècles – parce qu'elles manquaient même du ciment culturel que la religion fournit : communauté, rituel, identité, appartenance.

L'échafaudage tient le toit ET la lame. Les idéologies séculières ne tenaient que la lame. Elles tombèrent plus vite. Elles tuèrent plus vite. Elles prouvèrent le point structurel plus vite.

L'affirmation structurelle n'est pas : la religion tue.

L'affirmation structurelle est : toute éthique non dérivée de la structure immuable de la réalité sera, avec suffisamment de temps et suffisamment de pression, transformée en arme.

Le bilan des morts est la preuve.

L'architecture est la cause.

L'architecture est toujours la cause.

Tu l'as vu d'en haut – la structure, le mécanisme, le compte rendu, le contre-test. La vue d'en haut est claire, froide et irréfutable.

Maintenant descends. Dans un seul matin. Dans un seul corps. Dans la pièce où l'architecture arrive et où l'ordinaire s'achève.

Chapitre 10

En Es-Tu Certain ?

L'architecture a été décrite. Le mécanisme a été documenté. Le compte rendu a été mesuré.

Mais les nombres sont des abstractions. L'architecture est un diagramme.

Ce que l'échafaudage produit n'est pas un diagramme. C'est un corps sur le sol.

Six corps. Six matins ordinaires. Six autorités.

Une seule issue.

Tu as quinze ans.

Tu tiens la main de ton petit frère. Ta mère est derrière toi. Un soldat pointe du doigt. À gauche ou à droite. Les hommes et les garçons à gauche. Les femmes et les enfants à droite.

Ta mère tire ton frère. Le soldat te tire. Ta mère hurle. Ton frère pleure. Tu as quinze ans et la dernière chose que tu vois de ta famille, c'est le visage de ton frère qui disparaît dans une foule de femmes qu'on fait monter dans des bus.

Srebrenica, juillet 1995. Huit mille hommes et garçons bosniaques musulmans séparés de leurs familles par les forces serbes de Bosnie. Emmenés dans des champs. Fusillés par groupes. Enterrés dans des fosses communes. Certains enterrés vivants. Le tri était religieux : musulman. Non pas ce qu'ils avaient fait. Ce qu'ils étaient.

L'autorité était l'échafaudage.

Le corps est sur le sol.

Tu as vingt-deux ans.

C'est un samedi soir. Tu es dans une boîte de nuit. La basse est dans ta poitrine. Tes amis sont à côté de toi. Tu portes une chemise que tu as achetée hier. Tu es vivant de la manière particulière dont une personne est vivante à minuit un samedi dans une pièce pleine de musique et d'inconnus qui ont l'air d'une famille parce que dans cette pièce tu n'as pas à te justifier.

Omar Mateen est entré dans la boîte de nuit Pulse à Orlando le 12 juin 2016 et a tué 49 personnes. Il avait prêté allégeance à l'État islamique pendant l'attaque. Les victimes étaient pour la plupart jeunes, pour la plupart latinos, pour la plupart LGBTQ.

Le marquage de l'exogroupe par l'échafaudage – l'homosexualité comme abomination, déclarée par chaque texte abrahamique – a fourni la logique de ciblage.

Mateen a appuyé sur la détente. Les textes avaient chargé l'arme.

L'autorité était religieuse.

Le corps est au sol.

Tu écris une lettre à ta sœur.

Tu as vingt-trois ans. Tu es dans cette cellule depuis quatre ans. Le papier est passé en douce. Le stylo est partagé. Tu écris petit. Tu lui parles de la lumière qui entre par la fenêtre haute à 16 h. Tu plies la lettre en un carré de la taille d'une boîte d'allumettes. Tu la mets dans ta chaussure gauche. Tu utilises toujours la chaussure gauche.

En juillet 1988, le Guide suprême a émis une fatwa ordonnant l'exécution des prisonniers politiques. Les procédures duraient entre une et cinq minutes. Une seule question était posée. Ceux qui répondaient mal étaient morts en quelques heures.

Les estimations vont de 2 800 à 30 000. Les corps ont été ensevelis dans des fosses communes. Les familles n'ont pas été informées.

En août 2025, le régime a envoyé des bulldozers pour raser les sites d'inhumation. Non content d'avoir tué les prisonniers, l'échafaudage a effacé les tombes.

L'autorité était religieuse.

Le corps est au sol.

Tu es dans un train.

Ta femme est à côté de toi. Ta fille est sur ses genoux. Elle a trois ans. Elle tient une poupée de chiffon à l'œil fait d'un seul bouton. Tu avais dit que tu la réparerais.

Dans ta malle : deux rechanges de vêtements, une marmite, les bijoux de mariage de ta femme cachés à l'intérieur d'une machine à coudre, et une photographie de la maison que tu quittes. La maison n'est pas encore en feu. Elle le sera demain. Le billet indique Lahore. Il ne dit rien de ce qui va se passer entre ici et là-bas.

Août 1947. Des trains transportant des réfugiés ont été attaqués par des foules des deux côtés de la nouvelle frontière. Des foules hindoues. Des foules musulmanes. Des foules sikhes. Les trains partaient pleins de passagers vivants et arrivaient pleins de cadavres. Trois mille tués dans une seule attaque à Amritsar. La question n'était pas ce que tu avais fait. La question était ce que tu croyais.

L'autorité était religieuse, bilatérale, symétrique. Hindoue et musulmane et sikhe et chrétienne. Les deux camps. Tous les camps.

Le corps est au sol.

Tu es un cultivateur de riz.

Tu es rohingya. Tu as vécu dans ce village de l'État de Rakhine toute ta vie. Ton père a vécu ici. Son père a vécu ici.

Tu es musulman dans un pays bouddhiste. Tu n'as jamais été citoyen. Tes enfants n'ont jamais été citoyens. Tu prépares du thé. Il est 5 h du matin.

Les soldats arrivent à 5 h 15.

En août 2017, l'armée du Myanmar a lancé des opérations dans l'État de Rakhine. Des villages ont été encerclés à l'aube. Les hommes ont été séparés des femmes. Des maisons ont été incendiées avec les familles à l'intérieur. Des femmes ont été violées de manière systématique. Plus de 700 000 Rohingyas ont fui vers le Bangladesh. Les estimations des personnes tuées vont de 10 000 à 25 000. Les moines avaient passé des années à préparer le terrain. La religion de la compassion. La religion de la voie du milieu.

L'autorité était religieuse.

Le corps est au sol.

Il s'appelle Mykhailo.

Il a soixante-deux ans. Il aime la musique classique. Aujourd'hui il promène son chien. Le chien est une petite chose brune. La laisse est une corde. La corde est du genre ordinaire qui relie un homme à un animal qu'il aime.

La balle entre dans son dos. Il tombe en avant. Le chien tire sur la laisse. La laisse se tend puis se relâche parce que la main qui la tenait ne tient plus rien.

Son corps gît dans une rue de Boutcha pendant vingt-neuf jours. Le chien ne part pas. Le chien ne comprend pas. Le chien attend. L'autorité n'était pas religieuse. L'autorité était nationale. Séculière. Impériale.

Le corps est au sol.

Toute lame ne requiert pas une écriture. L'autorité a changé. Le corps, non.

Six corps. Six matins ordinaires. Six autorités.

Cinq de ces autorités étaient religieuses. Une était séculière. Le corps était le même à chaque fois.

L'autorité a changé six fois. Le corps n'a pas changé une seule fois.

Ce n'a jamais été seulement la religion. Ce n'a jamais été seulement le nationalisme. Ce n'a jamais été seulement l'idéologie.

Ce fut toujours la certitude.

Ta certitude. Non examinée. Non éprouvée. Non questionnée.

La certitude que tu as raison. Et qu'ils ont tort. Et parce qu'ils ont tort, il faudrait faire quelque chose à leur sujet.

Nomme la chose que tu crois. La chose dont tu es le plus certain.

Maintenant place un corps au sol devant elle. Une personne réelle. Morte parce que quelqu'un a tenu cette croyance et a agi selon elle avec certitude.

Regarde le corps. Puis regarde la croyance.

La croyance vaut-elle le corps ?

Si oui – tu es la pierre, la corde, la balle, la bombe, la clé en plastique, la fatwa, la police des mœurs, la foule dans le train, le soldat dans la rue, le moine avec le tract, l'architecture qui a fait que tout cela paraissait juste.

Si non – tu viens de faire la seule chose que ce livre a demandée.

Tu as placé le corps avant la croyance.

Le corps l'emporte. Le corps l'emporte toujours. Le corps est la seule autorité qui ne s'effondre pas dans la violence. Parce que le corps ne prétend pas avoir raison.

Le corps prétend seulement être ici.

Fais confiance au corps.

Toi et moi lisons ceci dans le même monde. Les arguments de cette Partie – le décompte des corps, les sept opérations, les mécanismes par lesquels l'échafaudage convertit l'enseignement en violence – ne se déroulent pas dans quelque royaume abstrait. Les corps étaient réels. L'échafaudage tourne encore. Ils se déroulent dans le même monde partagé où tu te trouves, en ce moment même, dans le même intérieur unique depuis lequel les gens comptés dans ces chiffres regardaient aussi. C'est ce qui rend la démolition importante, et pourquoi survivre après elle est le seul mouvement honnête qui reste.

Partie III

L'Éthique

Vivre et être dans un monde après la religion.

Tu viens de placer le corps avant la croyance.

C'est lourd. Ça doit l'être. L'enregistrement est lourd. Ce livre ne prétendra pas le contraire.

L'échafaudage tenait le toit. Le toit était réel. La communauté qui se rassemblait chaque vendredi, chaque dimanche, chaque sabbat – c'était réel. Les chants qui portaient le deuil quand le deuil n'avait aucun autre contenant – ceux-là étaient réels. Le cadre qui disait : tu n'es pas seul dans l'univers, quelqu'un veille, ta souffrance a un sens – c'était réel. Ce livre ne nie pas le toit. Il dit : le toit peut être tenu par quelque chose qui ne tient pas aussi la lame.

Ce qui suit n'a pas pour but de faire disparaître le poids. C'est ce qui pousse dans la clairière après le feu. C'est ce qui devient possible une fois que l'échafaudage ne tient plus le toit et la lame en même temps.

Cela commence tranquillement. Par une question simple : d'où vient le sens quand personne ne le commande ?

Chapitre 11

Le Sens sans dogme

Quand la morale ne repose plus sur le commandement, une question plus profonde émerge : d'où vient le sens ?

Pour beaucoup de gens, le sens a été lié à la croyance. Le but était donné, non trouvé. La direction était prescrite, non découverte. Retire la source, et l'on peut avoir l'impression que le sens lui-même se dissout. Le vide s'ouvre. Le sol se dérobe.

Ce chapitre soutient le contraire. Le sens ne disparaît pas quand l'autorité extérieure s'efface. Il change d'emplacement. Il passe d'au-dessus à sous mes pieds. Du déclaré au vécu. Du promis au présent.

Le dogme – la croyance transmise comme vérité incontestable – fournit du sens par décret. Il nous dit ce qui importe, pourquoi cela importe, et comment le poursuivre. Cela offre de la certitude. Cela crée aussi de la dépendance.

Quand le sens est imposé de l'extérieur, il ne survit qu'aussi longtemps que la croyance. Un doute sérieux, une rencontre avec une souffrance que le système ne peut expliquer, une question à laquelle la tradition n'a pas de réponse – et toute la

structure peut voler en éclats du jour au lendemain. Le sens était emprunté. La personne ne le découvre que lorsque le prêteur réclame le remboursement.

Le sens vécu fonctionne différemment. Il n'arrive pas tout formé. Il émerge par l'engagement, par la conséquence, par la relation. Il n'est pas transmis. Il est construit. Et parce qu'il est construit à partir de matériaux que j'ai rassemblés moi-même, il ne se brise pas quand le temps change.

Dans un monde connecté, le sens n'est pas une récompense pour l'obéissance. C'est une conséquence de la participation.

Les actions importent parce qu'elles changent un monde partagé. Les mots importent parce qu'ils façonnent la compréhension. L'attention importe parce qu'elle détermine ce qui est soutenu et ce qui est négligé.

Ma conversation matinale avec mon enfant importe – non parce qu'elle est observée par un public cosmique, mais parce qu'elle forme le monde que mon enfant habitera.

Ma décision au travail importe – non parce qu'elle sera pesée au jugement, mais parce qu'elle modifie les conditions dans lesquelles d'autres gens vivent.

Le sens apparaît partout où il y a un impact. Cela rend le sens plus exigeant, non moins.

Il n'y a aucune autorité extérieure à qui s'en remettre. Aucun grand livre équilibrant l'effort contre la récompense. Aucune promesse que la souffrance sera rachetée dans la vie prochaine.

Il n'y a que le fait que ce que je fais importe parce que cela se répercute dans la vie des autres.

Quand le sens imposé s'efface, il y a souvent un vide.

Les structures qui organisaient autrefois la vie ont disparu. Le vide peut ressembler à une perte. Comme se tenir dans un champ là où se dressait un bâtiment, à regarder les fondations, incapable d'imaginer ce qui pourrait bien le remplacer.

Ce n'est pas une perte. C'est une préparation.

Pense au sol d'une forêt après un feu. Les vieux arbres ont disparu. Ce qui reste paraît vide. Mais la clairière est là où de nouvelles choses poussent. Elle a toujours été là où de nouvelles choses poussent.

Le vide n'est pas l'absence de sens. C'est l'absence du sens qui n'a jamais été le mien. Ce qui pousse à sa place m'appartient.

Le nihilisme – la croyance que rien n'importe du tout – dit : sans sens extérieur, rien n'importe.

Cette conclusion ne suit que si le sens doit venir de l'extérieur. Si le sens surgit de l'intérieur – de la conséquence, de la connexion, du fait que mes actions modifient un monde partagé – alors le nihilisme perd son assise.

Les choses importent parce qu'elles affectent l'expérience. Elles importent parce qu'elles façonnent des avenirs.

Le sens n'est pas fragile. Il est structurel. Il ne s'effondre pas quand la croyance vacille. Il est incrusté dans la conséquence.

Il était là avant que quiconque le nomme.

Sans dogme, la vie devient sérieuse d'une manière que le dogme n'a jamais permise.

Il n'y a aucun public cosmique qui observe d'en haut. Aucun jugement final résolvant toute ambiguïté. Aucune exemption de conséquence.

Ce que je fais maintenant, ici même, avec ce corps, c'est le tout. J'ai une seule vie. C'est celle-ci. Maintenant est réel.

Ce qui reste, c'est la vie ordinaire – sérieuse non parce qu'elle est observée, mais parce qu'elle est réelle. J'agis avec soin non par peur, mais par compréhension.

Le but n'est pas annoncé. Il est reconnu. Le but d'un soignant surgit de la dépendance rencontrée. Le but d'un enseignant surgit de la curiosité rencontrée. Le but est local, dynamique et réactif.

L'échafaudage promettait un sens venu d'en haut.

Le sol fournit un sens venu d'en dessous.

Le second est plus difficile à voir. Il est aussi plus difficile à perdre.

Une personne qui sait pourquoi elle est gentille – parce que la géométrie de vies connectées sous une dérive irréversible ne produit aucun autre comportement stable – ne peut se voir retirer ce savoir par un autodafé, un schisme ou une perte de foi. Le sol ne s'effondre pas quand l'échafaudage s'effondre. Le sol était là en premier. Ce qui en pousse est à toi.

Chapitre 12

L'Éthique terminale

J'ai passé longtemps à avoir peur de mourir sans avoir élucidé cela.

Pas peur de la mort elle-même. Peur que la réponse arrive trop tard pour être couchée sur le papier.

L'éthique terminale n'est pas une conclusion à laquelle je suis parvenu dans une bibliothèque. C'est ce qui est resté après que tout ce qui pouvait être réinterprété se soit effacé. C'est ce que les axiomes ont imposé.

C'est pourquoi elle porte du poids. Non parce que je l'ai crue. Parce que je l'ai éprouvée contre chaque raison de ne pas la croire, et qu'elle a tenu.

Dans la Partie II, tu as ressenti quelque chose. Les corps au sol. La lame dans le texte. Le poids de l'échafaudage.

Ce sentiment n'était pas du sentimentalisme.

C'était une reconnaissance structurelle. La cruauté est mauvaise non parce qu'une règle te le dit, mais parce que le dommage est réel et que tu peux le voir.

Cette reconnaissance a une géométrie sous elle. Ce chapitre la nomme.

Mais d'abord : pourquoi ai-je pu la ressentir tout court ?

L'axiome directeur du 420 Code commence par une image. Imagine un miroir – parfait, intact. Maintenant imagine le même miroir avec une seule fêlure. Le miroir fêlé est toujours un seul miroir. Mais il n'est pas égal au miroir intact. La fêlure est réelle. Le miroir est un. Les deux sont vrais en même temps.

Écrit en toutes lettres, l'axiome est : 1 = 1 + 1×ε. Un égale un plus un fois epsilon – où epsilon est le plus petit quelque chose possible. Une identité qui n'est pas une égalité pure. Une symétrie parfaite plus la plus petite rupture. Voilà ce que signifie « structurellement irrationnel » : l'équation ne s'équilibre pas de la façon dont l'arithmétique l'attend. Elle porte un reste. Ce reste est la fêlure. Et la fêlure est là où tout commence.

La fêlure n'est pas venue d'ailleurs. La fêlure est l'acte propre du miroir.

Tout ce que l'axiome produit a deux faces. Particule et onde. Matière et énergie. Soi et autre. Création et destruction. Deux côtés à toute chose. Et entre ces deux côtés : nous. Des opérateurs dont la capacité de couplage – la capacité d'interagir avec la réalité et d'écrire des enregistrements

irréversibles, y compris la capacité de choisir irrationnellement – embrasse les deux.

Je peux concevoir un pont et composer une symphonie.

Je peux calculer le coût de chaque option et pardonner l'impardonnable.

Je peux voir la réponse rationnelle et choisir l'irrationnelle.

Cette capacité est ce qui nous rend humains. C'est l'axiome s'exprimant à travers la seule fenêtre assez large pour l'atteindre.

La même capacité qui me permet de croire l'incroyable est la capacité qui me permet d'aimer l'inaimable.

Le même couplage irrationnel qui laisse une personne attacher des explosifs à un enfant au nom du paradis est la capacité qui laisse une personne se précipiter dans un bâtiment en feu pour sauver un inconnu.

La capacité est neutre. C'est la direction qui importe.

La religion a capturé cette capacité et l'a pointée vers l'échafaudage. La tâche est maintenant de la reprendre et de la pointer là où la géométrie mène réellement.

Ne sois pas un connard. Sois gentil.

Voilà l'éthique terminale.

Ce n'est pas un slogan.

C'est un résultat géométrique – une conséquence de la forme, non du commandement – au sujet de vies connectées sous une dérive irréversible. Dérive irréversible signifie : les choses s'usent d'elles-mêmes. La tasse refroidit. Le corridor se rétrécit. Le temps ne remonte pas.

L'éthique est dérivée des mêmes axiomes qui dérivent la vitesse de la lumière et la masse de l'électron.

Voici la forme de la dérivation. Non les mathématiques – celles-ci appartiennent au travail formel. La forme. Neuf étapes d'une prémisse à une éthique.

Étape 1. Un enregistrement existe. Quelque chose se passe. Ce n'est pas une supposition. C'est la condition minimale pour qu'un énoncé quelconque ait un sens. Si rien n'existe, il n'y a personne pour le dire. Nier la prémisse la requiert.

Étape 2. Pour qu'un enregistrement existe, il doit être distinguable de rien. Une symétrie est un état où rien ne peut être distingué – comme un étang parfaitement immobile avant la première ondulation. Si l'étang ne peut onduler, rien n'est enregistré. Ainsi la distinguabilité requiert une symétrie qui peut se rompre. Une symétrie qui ne peut se rompre ne produit aucun enregistrement et nous revoilà à rien.

Étape 3. Alors la symétrie se rompt. Elle le doit – elle l'a fait. Une fêlure. La fêlure est réelle. Le miroir est un. Les deux sont vrais en même temps. C'est l'axiome directeur.

Étape 4. La rupture doit persister – sinon rien n'est enregistré. Si la rupture persiste, elle doit persister quelque part et à un certain moment. Le quelque part, c'est l'espace. Le certain moment, c'est le temps. L'espace-temps n'est pas un contenant dans lequel la rupture est placée. C'est la persistance de la rupture elle-même. La courbure. La gravité. Le monde physique est imposé.

Étape 5. La rupture doit être finie – une rupture infinie efface entièrement la symétrie et il ne reste rien à enregistrer. La finitude requiert une contrainte. C'est de là que vient la vitesse de la lumière. Les constantes physiques sont imposées.

Étape 6. Le monde fêlé a un intérieur. La conscience n'est pas ajoutée au monde. La conscience est la capacité du monde à enregistrer sa propre rupture. C'est l'affirmation de départ. C'est celle qui porte le plus de poids et le plus de risque.

Une note ici. L'étape 6 est l'affirmation la plus exposée du bâtiment. Si la conscience est quelque chose d'ajouté au monde plutôt qu'inhérent à lui – si la conscience n'est pas la capacité du monde à enregistrer sa propre rupture – alors l'étape 7 tombe avec elle. Le livre ne prétend pas le contraire. Mais l'étape 8 est indépendante. Elle ne requiert rien de

l'étape 6 ni de l'étape 7. Elle requiert seulement que ma vie affecte la tienne et que la dérive ne puisse être renversée. Les deux sont mesurables. L'éthique survit.

Étape 7. Si l'intérieur vient d'une seule rupture, l'intérieur est un. Chaque être conscient est une fenêtre dans un seul bâtiment. Blesser une autre fenêtre, c'est blesser le bâtiment où tu vis.

Étape 8. Les vies sont connectées et le temps se meut dans une seule direction. Les corridors se rétrécissent d'eux-mêmes. Qu'est-ce qui préserve les deux corridors ? Pas la cruauté – elle les contracte. Pas l'indifférence – elle les laisse se rétrécir. Seul le travail en commun préserve les deux. C'est de la géométrie, non une préférence. Cette étape ne requiert pas les étapes 6 ou 7. Peu importe que nous soyons un ou que nous soyons séparés. Elle requiert seulement que ma vie affecte la tienne et que la dérive ne puisse être renversée. Les deux sont mesurables.

Étape 9. Ne sois pas un connard. Sois gentil. Non commandé. Dérivé. Le seul comportement stable pour des vies connectées sous une dérive irréversible dans un monde issu d'une seule rupture dans un seul miroir.

Chaque étape porte une Sollbruchstelle. Chacune peut échouer. Si l'étape 6 échoue, l'étape 7 tombe avec elle – mais l'étape 8 tient sur ses propres jambes, et l'étape 9 tient toujours. L'éthique n'est pas fragile. C'est la conclusion la plus

blindée du bâtiment. Pour l'atteindre, tu traverses la physique. Pour la nier, tu dois nier la physique.

Chaque personne a un corridor – l'ensemble des avenirs encore atteignables depuis là où elle se tient en ce moment même.

Une personne jeune, en bonne santé, éduquée, avec des économies et des choix, a un corridor large. Une personne endettée, en crise, isolée, sans aucun soutien, en a un étroit. Le corridor n'est pas une métaphore. C'est une mesure – la géométrie de ce qui est encore possible étant donné l'énergie que j'ai et les contraintes que j'affronte.

Vois les choses ainsi. À vingt ans, sans dettes et en bonne santé, je peux devenir presque n'importe quoi. À cinquante ans, avec des obligations accumulées et un corps qui a subi des dommages, moins de chemins restent ouverts. Ce rétrécissement n'est pas un échec moral. C'est la structure d'une vie vécue sous contrainte irréversible.

Le corridor se rétrécit de lui-même. Sans effort, sans entretien, les possibilités se ferment. La dérive est le défaut. La même physique qui dit qu'une tasse de thé refroidit si je ne continue pas à la chauffer.

Il existe une surface au-delà de laquelle le rétablissement est impossible. Franchis-la et certains avenirs disparaissent. Non

parce que j'ai échoué moralement. Parce que les mathématiques de ma situation se sont refermées. L'addiction franchit cette surface. La dette terminale la franchit. La frontière ne négocie pas.

Un effort régulier et calme préserve le corridor plus efficacement que le même effort appliqué dans la panique. Plus tu surcorriges fort, plus cela coûte. La discipline n'est pas une vertu. C'est un théorème.

Maintenant le résultat qui relie tout. Quand deux personnes sont connectées – quand mon corridor dépend du tien et le tien du mien – le couplage coopératif élargit l'espace pour les deux.

Pense à deux personnes dans un mariage. Quand un partenaire agit avec une gentillesse constante – régulière, non dramatique – le corridor de l'autre partenaire s'élargit. Des options apparaissent qui n'étaient pas là auparavant. Quand l'un agit avec cruauté – même une cruauté petite et régulière – le corridor de l'autre se rétrécit. Les mathématiques sont symétriques et implacables.

La gentillesse n'est pas un sacrifice. C'est le comportement qui garde les deux corridors ouverts. La cruauté les contracte. L'indifférence les laisse se rétrécir.

La géométrie ne se soucie pas de mes intentions.

Elle mesure mon effet.

Un commandement dit : sois gentil parce que je te l'ai ordonné.

La dérivation dit : sois gentil parce que la géométrie de vies reliées sous une dérive irréversible ne produit aucun autre comportement stable.

Le premier peut être réinterprété. La seconde ne le peut pas.

Neuf étapes à partir de rien – à partir de la prémisse qu'un enregistrement existe. Chaque étape falsifiable. Chacune portant une Sollbruchstelle au point où elle pourrait échouer. Si une étape échoue, la dérivation meurt. Aucune religion dans l'histoire n'a publié ses propres instructions de démolition à côté de ses affirmations.

L'éthique terminale n'est pas commandée.

Elle est dérivée.

Et elle est gratuite, pour toujours, sur the420code.org.

Chapitre 13

Correction sans droiture

Si le préjudice naît de la confusion plutôt que d'un mal inhérent, alors la supériorité morale devient incohérente.

C'est l'un des bénéfices discrets de la vision décrite dans ce livre.

Il n'y a pas de position élevée d'où l'on se tiendrait à l'écart pour regarder de haut. Pas de tri cosmique de l'humanité entre les justes et les damnés. Pas de verdict final qui me permette de cesser de voir la personne devant moi.

Cela n'excuse pas le préjudice. Cela change la réponse.

La réponse passe de la condamnation à la correction. De la haine à la fermeté. De la punition à la restauration là où c'est possible.

Le sérieux demeure. La cruauté dans la réponse, non.

Cette distinction importe plus que presque tout le reste dans ce livre.

La fermeté et la cruauté se ressemblent de loin. De près, elles diffèrent en tout point.

La fermeté pose une limite parce que la limite stabilise l'espace partagé.

La cruauté pose une limite parce qu'il paraît juste de punir.

La première sert le tout. La seconde sert l'ego.

Un chirurgien coupe pour guérir. Un parent dit non pour protéger. Une communauté retient pour préserver la sécurité.

Les limites demeurent nécessaires.

Les conséquences demeurent nécessaires.

Ce qui change, c'est la logique qui les sous-tend. Les limites cessent d'être des expressions de domination et deviennent des expressions de soin pour le tout – ce qui inclut la personne que l'on retient, la personne qui retient, et tous ceux que le résultat affecte.

La correction a des niveaux, et la hiérarchie est dérivée : chaque niveau doit être essayé avant le suivant. Non parce qu'une règle l'exige, mais parce que sauter à un niveau supérieur quand un niveau inférieur suffirait est en soi une forme de dommage – cela coûte plus cher que le problème qu'il résout, rétrécit inutilement les corridors, et referme des avenirs qui auraient pu rester ouverts.

Le premier est la conversation.

La plupart des désalignements peuvent être corrigés par un échange honnête. C'est là que la plupart des corrections devraient avoir lieu. C'est là que la plupart des corrections n'ont pas lieu, parce que les gens sautent aux niveaux

supérieurs par impatience, par colère, ou par désir de se sentir dans leur droit. Deux amis. L'un a dit quelque chose qui a blessé l'autre. Le dommage est réel. L'ami blessé pourrait répondre par le silence – ce qui est la séparation, Niveau 3, déployée là où le Niveau 1 suffirait. L'ami pourrait répondre par l'humiliation publique – ce qui est la restriction, Niveau 4, déployée là où le Niveau 1 suffirait. Ou l'ami pourrait dire : cela m'a blessé, et voici pourquoi. C'est le Niveau 1. Le niveau le plus bas qui stabilise. C'est aussi le plus difficile, parce qu'il exige l'honnêteté sans la droiture.

Le deuxième est la médiation.

Quand l'échange direct échoue, un tiers tient l'espace.

Le troisième est la séparation.

Quand la proximité produit du dommage, la distance préserve les deux corridors.

Le quatrième est la restriction.

Quand les actions d'une personne endommagent constamment l'espace partagé, sa capacité à agir dans cet espace est réduite.

Le cinquième, et dernier, est le retrait.

La fermeture permanente d'une fenêtre. Ce niveau est le plus contraint et le plus soigneusement gardé. Le retrait n'est pas

la justice. C'est une perte. Le bâtiment est diminué par chaque fenêtre qu'il ferme. Même les fenêtres qui déversaient du feu.

Toujours le niveau le plus bas qui stabilise. Toujours. Sauter à un niveau supérieur quand un niveau inférieur suffirait est en soi une forme de dommage.

Sous l'Architecture A, l'échec est un verdict. Tu as mal agi. Tu es mauvais. L'échafaudage t'estampille et l'estampille ne s'efface pas. Sous l'Architecture B, l'échec est une donnée. L'action a déstabilisé. La correction restaure. L'estampille n'existe pas – parce que la mesure est continue, pas permanente. Tu n'es pas ton pire moment. Tu es la trajectoire.

Cela devient une occasion d'ajustement plutôt qu'une raison de s'autodétruire.

La droiture exige la perfection. La correction accepte l'imperfection et travaille avec ce qui est réellement présent.

Je n'ai pas besoin d'être bon. J'ai besoin d'être honnête au sujet du dommage et disposé à le réparer.

La pratique n'exige pas d'héroïsme moral. Elle exige la cohérence entre la compréhension et l'action. Et c'est la cohérence, non l'obéissance, qui tient.

Chapitre 14

Le corps comme boussole

C'est ici que le livre cesse d'être théorique et commence à être opérationnel. Non pas une instruction. Une orientation. Une boussole indique. Je marche.

Dans le travail formel, un opérateur est tout système qui écrit des enregistrements irréversibles par interaction avec son environnement. Je suis un tel système. Chaque souffle, chaque mot, chaque choix écrit un enregistrement qui ne peut être dé-écrit. Le nom formel est : opérateur quantique. Cela signifie que je suis un point où la réalité agit sur elle-même et voit le résultat.

Je suis un point où l'Univers prend conscience de lui-même. Pas pleinement. Pas globalement. Localement. À travers ces yeux particuliers, dans ce corps particulier, en cet instant particulier. Ma conscience est une divulgation locale – le monde se voyant depuis ici.

Cela signifie que je ne suis pas un spectateur qui observe le monde de l'extérieur.

Je suis le monde, qui observe.

La même physique qui décrit le comportement des particules, des champs et des forces décrit aussi le comportement de mon hésitation, de mon habitude, de mon épuisement et de mon choix. Non pas métaphoriquement. Structurellement.

Je suis la physique, exprimée à travers un corps capable de réfléchir sur lui-même.

Le Chapitre 12 a décrit le corridor – l'ensemble des avenirs encore atteignables depuis là où je me tiens. Le corridor se rétrécit de lui-même. La gentillesse le maintient ouvert. Ce sont des faits structurels.

Mais un fait structurel est inutile si je ne peux pas le lire. Si le corps est la boussole, la boussole a besoin de relevés. Pas des relevés spirituels. Des relevés structurels.

Le corps tient les comptes. Pas comme une figure de style. Comme une mesure.

Voici les quatre relevés sur le cadran. Ils n'exigent ni équipement médical ni formation technique. Ils exigent une attention honnête.

Utilité : la capacité à générer des productions utiles.

Quand elle est élevée, ce que je fais se relie à quelque chose au-delà de soi. Un enseignant dont les élèves apprennent a une utilité élevée. Quand elle s'effondre, tout paraît vain. Le

même enseignant, muté à un rôle bureaucratique où rien de ce qu'il fait n'atteint personne, voit son utilité s'effondrer. Il n'est pas paresseux. Il est déconnecté de la production. Ce n'est pas de la paresse. C'est un relevé de métrique.

Flexibilité neuronale : la capacité à absorber la perturbation sans se briser.

Quand la flexibilité est élevée, les surprises sont gérables. Une personne qui perd son emploi et peut réfléchir clairement aux prochaines étapes a une flexibilité neuronale élevée. Quand elle est épuisée, le plus petit changement paraît catastrophique. Une personne qui perd son emploi et sombre dans une pensée catastrophique – cela ne finira jamais, je suis fini, tout est terminé – a une flexibilité épuisée. Les événements sont identiques. La capacité à les absorber diffère.

Charge de longévité : le coût irréversible accumulé.

Chaque blessure qui n'a pas pleinement guéri. Chaque perte qui a changé le paysage de manière permanente. Un genou qui ne s'est jamais rétabli. Une confiance qui n'est jamais revenue. Cette métrique ne se déplace que dans une seule direction. La question est : à quelle vitesse.

Vision de soi honnête : la capacité d'une auto-évaluation honnête.

La métrique maîtresse. Sans elle, les trois autres sont invisibles. Je ne peux pas entretenir ce que je ne peux pas voir. Une personne qui ne peut pas voir sa propre fatigue ne se reposera pas. Une personne qui ne peut pas voir sa propre cruauté ne se corrigera pas. L'échafaudage dégrade activement cette métrique – parce que la vision de soi honnête inclut de voir clairement l'échafaudage, et l'échafaudage ne peut pas survivre à être vu clairement.

Garde ces quatre-là ouverts. Voilà la pratique. Pas parfaitement. Pas héroïquement. Régulièrement. Avec une attention honnête.

Il y a une conséquence pratique que la plupart des gens apprennent trop tard.

Quand les quatre relevés sont honnêtes, ils rendent parfois un verdict difficile à accepter.

Quand un système prend plus qu'il ne donne – quand y participer coûte plus que cela ne rapporte et que la réforme est structurellement impossible – je pars.

Je ne négocie pas avec une architecture qui ne peut pas être réparée.

Je ne dois pas mon corps à l'échafaudage.

Cela s'applique aux relations, aux institutions, aux emplois, aux idéologies et aux religions.

Le test est structurel, pas émotionnel.

La question n'est pas de savoir si je me sens mal. La question est de savoir si l'architecture du système permet la correction dont j'ai besoin. Une relation où les deux parties peuvent parler honnêtement permet la correction – reste et corrige. Une institution qui punit le questionnement ne permet pas la correction – c'est l'Architecture A opérant à l'échelle d'une famille, d'un lieu de travail, d'une paroisse. L'architecture me dit s'il faut rester. Mes sentiments, non. Si oui, reste et corrige. Si non, pars et préserve mon corridor.

Partir n'est pas un échec. Partir est la reconnaissance que certaines situations sont irréversibles et que la participation continue accélère le rétrécissement.

Dors. Bouge. Mange. Respire.

Ce ne sont pas des conseils de mode de vie. Ce sont les conditions minimales d'entretien pour un opérateur dont le corridor se rétrécit de lui-même.

Néglige le corps et la cascade commence.

Entretiens tôt. Entretiens de manière constante. Le coût d'un entretien précoce est une fraction du coût d'une réparation tardive.

Le corps est la boussole. Fais-lui confiance.

Non parce que le corps a toujours raison. Parce que le corps est toujours ici.

Et ici est le seul endroit d'où je peux agir.

Chapitre 15

Vivre sans l'autre

Le travail a été fait.

Ce qui reste n'est pas un argument supplémentaire mais une manière de se tenir dans le monde une fois l'échafaudage disparu. Une clarification, non une instruction. Non pas une doctrine à suivre mais une manière d'être dans un monde où certaines suppositions se sont discrètement effacées.

Vivre sans « l'autre » ne signifie pas nier la différence, le conflit ou le désaccord.

Cela signifie cesser d'accorder à la différence un statut plus profond qu'elle ne le mérite.

Quand la séparation n'est plus le point de départ, quelque chose de subtil change.

Les gens ne sont plus rencontrés d'abord comme des catégories – croyant, sceptique, allié, ennemi, étranger – mais comme des êtres conscients occupant des positions différentes au sein du même monde.

Je remarque encore les différences. J'évalue encore.

Ce qui disparaît, c'est la couche sous le jugement – la supposition que la différence descend jusqu'au fond.

La différence demeure. La distance se dissout.

L'une des premières conséquences pratiques n'est pas un meilleur argument, mais une meilleure écoute.

Quand l'autre personne n'est pas traitée comme une force opposée, le désaccord perd sa menace. L'écoute devient possible sans capitulation.

Cela ne garantit pas l'accord. Cela garantit l'engagement sans destruction.

Le conflit ne disparaît pas.

Les intérêts s'affrontent encore. Les valeurs divergent encore. Le préjudice survient encore.

Ce qui disparaît, c'est la logique de l'anéantissement – la croyance que le problème existe parce que l'autre personne existe. Le conflit devient quelque chose à naviguer plutôt qu'à gagner.

L'action ferme reste possible. La haine devient inutile.

La conséquence peut-être la plus libératrice est la dissolution de la droiture.

La droiture dépend de l'opposition. Elle exige que quelqu'un ait profondément tort pour que quelqu'un d'autre puisse avoir profondément raison.

Une fois l'altérité fondamentale dissoute, la droiture perd son assise.

Je peux agir résolument sans enflure.

Je peux poser des limites sans mépris.

Je peux m'opposer au préjudice sans effacer la personne de celui qui l'a causé.

La force demeure. La cruauté, non.

Vivre sans l'autre ne consiste pas à sauver le monde. Cela consiste à prêter attention à ce qui est à portée.

Comment mes mots altèrent-ils cette conversation ?

Comment mes choix façonnent-ils cette situation ?

Cela maintient la responsabilité ancrée. Cela prévient à la fois la paralysie et la grandiosité.

Cela remplace le fantasme de la perfection morale par la pratique de l'attention morale.

Et l'attention morale est accessible à tous, chaque jour, sans formation particulière, sans permission institutionnelle, sans échafaudage.

Quand la compassion naît de la compréhension plutôt que de l'identité, elle n'a plus besoin d'être affichée.

Il n'y a pas de public à convaincre. Pas de vertu à signaler.

La compassion devient ordinaire – exprimée par le ton, par la retenue, par le moment choisi, par l'attention.

Elle ne s'annonce pas. Elle fonctionne.

La haine exige la distance.

Quand l'autre personne n'est plus autre au sens le plus fondamental, la haine n'a nulle part de stable où se poser.

La colère peut encore surgir. Le chagrin peut encore surgir. Une action ferme peut encore être nécessaire.

Mais la haine s'estompe.

Non parce qu'elle est réprimée. Parce qu'elle n'a plus de sens.

Vivre sans l'autre, ce n'est pas devenir un saint. C'est devenir cohérent.

Cohérent entre la compréhension et l'action.

Cohérent entre l'intérêt personnel et le monde partagé.

Cohérent entre le pouvoir et la responsabilité.

Ce n'est pas un accomplissement à débloquer. C'est une pratique. Une pratique quotidienne, ordinaire, consistant à voir clairement et à agir sur ce que tu vois.

Certains jours, elle tient. Certains jours, non. Les jours où elle ne tient pas ne sont pas des échecs. Ce sont des données.

La pratique n'exige pas la perfection. Elle exige l'honnêteté.

Tu le savais déjà.

Tu le savais avant d'ouvrir ce livre.

Tu le savais quand tu étais petit.

Avant que les couches ne soient ajoutées. Avant que le corps ne trace sa ligne. Avant que l'esprit ne construise son histoire. Avant que le langage ne l'enferme. Avant que le groupe ne l'agrandisse.

Avant que l'échafaudage ne soit érigé.

Avant que la lame ne soit placée dans le texte.

Avant que quelqu'un ne te dise que la personne de l'autre côté de la pièce était fondamentalement différente de la personne qui regarde à travers tes yeux.

Tu le savais dans chaque moment de vraie proximité.

Dans chaque acte de gentillesse authentique qui n'exigeait aucune raison.

Dans chaque éclair de reconnaissance où tu as regardé une autre personne et vu, derrière la surface, quelque chose qui n'était pas autre.

Tu le savais.

Tu n'avais simplement pas les mots.

Maintenant, toi aussi.

Les grains de sable restent distincts.

Chacun a une forme. Une position. Une histoire.

Le désert reste un.

Ne sois pas un connard. Sois gentil.

Non parce qu'un dieu te l'a ordonné.

Parce que la structure de la réalité te l'a ordonné.

Et la structure de la réalité ne négocie pas. N'interprète pas. Ne diverge pas. Ne s'effondre pas.

L'échafaudage a soutenu le toit pendant des millénaires. C'était réel.

L'échafaudage a soutenu la lame pendant des millénaires. C'est aussi réel.

Le temps de l'échafaudage est révolu.

Non parce qu'il a toujours eu tort.

Parce que quelque chose de structurellement meilleur existe désormais.

Remplace l'échafaudage par le sol.

Remplace l'autorité par l'axiome.

Remplace le commandement par la dérivation.

Remplace la croyance par le test.

Remplace la ligne par le bâtiment.

L’axiome parle.

Nous transcrivons.

Toi et moi lisons ceci dans le même monde. Les arguments de cette Partie – que l’éthique dérive de la structure, que la gentillesse est la forme de la cohérence, que l’éthique terminale tient sans médiation religieuse – ne se déroulent pas dans quelque royaume abstrait. Ils opèrent dans le même corps où tu es assis, dans le même après-midi que tu vis maintenant, dans le même unique intérieur d’où nous regardons tous les deux. Tu vis déjà après l’échafaudage. Le livre n’a fait que nommer ce que tu étais déjà.

Notes de vocabulaire

Les termes ci-dessous sont définis tels qu'ils sont employés dans ce livre. Plusieurs portent des sens supplémentaires ailleurs dans le corpus ; le glossaire complet inter-livres se trouve sur the420code.org.

Échafaudage. La structure institutionnelle bâtie autour d'un enseignement – doctrine, hiérarchie, économie de l'au-delà, revendications d'autorité ajoutées après l'enseignement d'origine. Pas l'enseignement. La chose bâtie par-dessus. L'objet premier de la démolition du livre.

Architecture A. Structure fondée sur l'autorité. Les affirmations tiennent parce qu'une source le dit – écriture, hiérarchie, tradition, révélation. L'architecture qui a produit l'enregistrement du chapitre 8. Non propre à la religion ; tout système qui dérive l'éthique de l'autorité est de l'Architecture A.

Architecture B. Structure fondée sur la dérivation. Les affirmations tiennent parce que la géométrie les impose, et la géométrie publie les conditions dans lesquelles elle échoue. L'alternative que le livre dérive une fois la démolition achevée.

La lame dans le texte. Les versets violents qui se tiennent sur la même page, sous la même autorité revendiquée, que les versets sur l'amour – dans chaque grande tradition. Pas une caractéristique d'une seule religion. Une conséquence structurelle de l'Architecture A. Auditée au chapitre 6.

Les sept opérations. Les sept mécanismes par lesquels l'Architecture A convertit son contenu en cruauté sous pression – identifiés au chapitre 7. La main qui ramasse la lame.

Fenêtre. L'image utilisée tout au long du livre pour la vue qu'une tradition donnée porte sur le tout. Beaucoup de fenêtres. Un seul bâtiment. La mosquée, le monastère, le mur, la madrasa – chacun une fenêtre. Chacun une vue. Aucun d'eux le bâtiment.

Corridor. Dans ce livre : le corridor de trajectoire de vie – l'espace des futurs viables encore accessibles à une personne étant donné sa capacité de couplage et l'état de ses relations. La version à deux personnes – avec une largeur (capacité de couplage) et une longueur (temps) – fait l'objet du livre compagnon The Relationship Corridor. Même géométrie. Échelle différente.

Sollbruchstelle. Une condition spécifique, énoncée, falsifiable sous laquelle une affirmation meurt.

L’Architecture B opère sous des Sollbruchstellen. L’Architecture A non – ce que les chapitres 5 et 7 démontrent structurellement, et ce que le chapitre 8 démontre par l’enregistrement.

Glossaire complet, y compris les sens inter-corpus et la provenance du vocabulaire : the420code.org.

Sollbruchstellen – Being After Religion

L’Architecture B publie ses faiblesses. Chaque affirmation que ce livre avance sur la religion en tant que phénomène structurel est énoncée comme une condition falsifiable – un résultat spécifique qui, s’il était démontré, mettrait fin à l’affirmation. Ce qui suit sont huit Sollbruchstellen, chacune dérivée d’une violation de R, B, C ou S dans l’opération structurelle de la religion.

L’Architecture A cache ses faiblesses et les appelle mystères. Ce livre non.

KS-BAR.1. La validation par l’autorité comme Architecture A.

La procédure de validation des affirmations de la religion repose sur l'autorité – écriture, tradition, hiérarchie, révélation. L'autorité-comme-validation est une violation de R : la validité propre de l'autorité n'est pas testable contre l'enregistrement sans appel circulaire à la même autorité. Si l'on peut montrer une religion dont la procédure de validation des affirmations repose sur une dérivation structurelle testable par R plutôt que sur un appel à l'autorité – une dérivation qui ne se réduit pas à « la source le dit » lorsqu'on la remonte jusqu'à son fondement – alors l'affirmation centrale du livre sur la religion-comme-Architecture-A échoue pour cette religion. La position du livre : aucune religion de ce genre n'existe au niveau institutionnel. LIVE.

KS-BAR.2. Affirmations de conséquence infalsifiables.

La religion avance de façon caractéristique des affirmations sur des conséquences qui ne peuvent être testées à l'intérieur de l'enregistrement – le paradis, l'enfer, le karma, la récompense divine, le châtiment divin dans l'au-delà. Ces affirmations échouent directement au test de R : aucune condition de falsification n'est fournie, aucun test contre l'enregistrement n'est possible. Si les affirmations de conséquence d'une religion sont restreintes à des issues testables contre l'enregistrement – des conséquences qui peuvent être vérifiées ou réfutées en examinant ce qui se produit réellement dans des vies observables – alors

l'affirmation de conséquence-infalsifiable échoue pour cette religion. La position du livre : toute grande religion institutionnelle avance des affirmations de conséquence qui excèdent la testabilité contre l'enregistrement. LIVE.

KS-BAR.3. Distinctions non fondées.

La religion introduit de façon caractéristique des distinctions catégorielles dont la source structurelle n'est pas nommée – sauvé et damné, pur et impur, sacré et profane, fidèle et hérétique. Les distinctions sont faites par décret, souvent par l'institution elle-même. C'est une violation de B : des distinctions sans source-de-rupture structurelle. Si l'on peut montrer que les distinctions catégorielles d'une religion dérivent des axiomes {S, B, R, C} plutôt que du décret institutionnel, alors l'affirmation de distinction-non-fondée échoue pour cette religion. La position du livre : les religions institutionnelles utilisent de façon caractéristique des distinctions qui ne peuvent être dérivées d'un axiome. LIVE.

KS-BAR.4. Le fait structurel du monde partagé.

Tous les lecteurs – religieux et non religieux – partagent la même structure de couplage, les mêmes axiomes, le même unique intérieur (KS-AP29.8). La religion ne produit pas de substrat séparé pour ses adhérents. Toute affirmation selon laquelle la participation religieuse donne accès à une réalité différente est une violation de S : asymétrie sans source-de-

rupture. Si l'on peut montrer qu'un trait structurel de l'univers opère différemment pour les participants religieux et non religieux – un trait qui suit les axiomes différemment selon la croyance – alors l'affirmation du monde partagé échoue. Une telle découverte constituerait aussi une contribution majeure au corpus et devrait être investiguée comme telle. La position du livre : aucun trait de ce genre n'existe. LIVE.

KS-BAR.5. L'affirmation de sortie.

Tout schéma de couplage peut être quitté au niveau des couplages futurs. L'axiome R dit que les enregistrements sont irréversibles, mais de nouveaux enregistrements peuvent toujours être écrits. La sortie de la participation religieuse est donc structurellement disponible – même si les coûts sociaux, culturels et économiques peuvent être élevés. Toute affirmation selon laquelle la sortie est structurellement barrée (par opposition à coûteuse) est une violation de R : elle revendique un état-d'enregistrement irréversible pour un schéma de couplage en cours. Si l'on peut démontrer un cas où la sortie de la participation religieuse est structurellement barrée – non socialement ou culturellement coûteuse, mais structurellement impossible – l'affirmation de sortie échoue. La position du livre : tous les coûts de sortie sont sociaux, culturels ou économiques ; aucun n'est structurel. LIVE.

KS-BAR.6. Renvoi à Antichristos et KS-AC.7.

Ce livre avance une affirmation générale sur la religion-comme-Architecture-A. Antichristos avance une affirmation spécifique selon laquelle le christianisme institutionnel a accumulé de l'échafaudage par-dessus l'enseignement du Jésus historique. Ce sont des affirmations indépendantes à des échelles différentes. L'affirmation générale survit même si des attributions de versets spécifiques dans Antichristos échouent. Si les engagements verset par verset dans Antichristos (KS-AC.7) échouent à grande échelle – si beaucoup des attributions se révèlent fausses selon le test structurel – l'affirmation spécifique sur le christianisme dans ce livre s'affaiblit, mais l'affirmation générale de religion-comme-Architecture-A (KS-BAR.1 à KS-BAR.5) survit de façon indépendante. LIVE — DÉPENDANTE.

KS-BAR.7. Éthique terminale sans médiation religieuse.

L'éthique terminale – ne sois pas un connard, sois gentil – est dérivée dans The Interior et à l'étape 8 d'AP29 à partir du je-unique (KS-AP29.8) et de la géométrie du corridor. La dérivation ne requiert aucun fondement religieux. L'affirmation selon laquelle l'éthique requiert la religion est donc une violation de R : l'alternative – une éthique dérivée d'un axiome – est démontrable contre l'enregistrement dans le corpus. Si l'on peut montrer que la dérivation dans The Interior et à l'étape 8 d'AP29 requiert un fondement religieux ou transcendant que les axiomes ne fournissent pas – si

l'éthique terminale ne peut en fait pas être dérivée de {S, B, R, C} seul – alors l'affirmation du livre selon laquelle on peut être éthique après la religion échoue. La position du livre : la dérivation est complète dans les autres volumes du corpus. LIVE.

KS-BAR.8. L'affirmation du danger structurel.

Un livre qui publie une démolition dérivée d'un axiome de la procédure de validation des affirmations de la religion menace ces institutions structurellement – non par hostilité, mais par exposition. Si les arguments fonctionnent, les institutions ne peuvent pas opérer comme elles l'ont fait. Voilà ce que « dangereux » signifie structurellement : non pas menaçant, mais sapant le fondement structurel sur lequel les institutions se tiennent. Si les arguments du livre, acceptés dans leur intégralité, ne sapaient pas matériellement l'autorité structurelle de la religion institutionnelle, l'affirmation du danger relève de la bravade plutôt que d'une menace structurelle. Test : un chef religieux prudent qui lit ce livre et accepte ses arguments devrait trouver sa participation continue à la structure institutionnelle problématique. S'il ne la trouve pas telle, le danger du livre est exagéré. LIVE.

Le lecteur qui a lu jusqu'ici a déjà fait la chose dangereuse. Les arguments ci-dessus fonctionnent pour toi ou ne fonctionnent pas. S'ils fonctionnent, tu ne peux plus participer

à la religion institutionnelle comme tu le faisais avant. Non parce que le livre t'a menacé. Parce que la structure s'est montrée, et la structure est ce qui était dangereux. Le livre est le messager. La structure est la nouvelle. Tu peux choisir quoi en faire. Le choix t'appartient, et structurellement tu es libre de le faire. L'Architecture B n'exige pas. Elle montre. Ce que tu fais de ce qui a été montré est ton enregistrement à écrire.

Ne sois pas un connard. Sois gentil.

Cette œuvre est publiée gratuitement, pour toujours.

the420code.org

Série The 420 Code

Catalogue The Five Doors

Titre Being After Religion

Sous-titre The Structure of Kindness Without the Scaffold

Médium Critique structurelle & dérivation éthique

ArtisteG

Cette œuvre est Copyleft. Tu es libre de télécharger, imprimer, partager et distribuer. Tu n’es pas libre de modifier la source. Garde le signal propre.

STUDIO 6